15 Centimes le Numéro
Paraît le Mardi

2e Année. — Numéro 83
Décembre 1903.

A Travers le Monde

VOYAGES
EXPLORATIONS

AVENTURES
MŒURS & COUTUMES

PRISONNIER D'UN BOA

ADMINISTRATION : 78, Boulevard Saint-Michel, PARIS
ABONNEMENTS. — Paris et Départements..... 1 an : 8 francs. Six mois : 4 fr. 50. — Étranger..... 1 an : 10 francs.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. — Droits de traduction et de reproduction réservés.

SOMMAIRE

Prisonnier d'un Boa, par Joë Traveller. — **L'Empereur du Sahara** (*Suite*), par É.-Louis Noir. — **Un coup de machete**, par Emile Buflo. — **Le Gué de Puembo**, par Marc Morel. — **Le Monde de l'Abîme** (*Suite*), par G. de Wailly. — **Fara Louck**, par X. Charly. — **Le Maître du Mystère** (*Suite*), par le Captain Hidden. — **James le Rouge**, par H. Marchal.

PRISONNIER D'UN BOA

— Il est des gens qui se trouveraient mal en présence d'un lézard, et qui, sans aucune conscience de leur ridicule affirment que la vipère de la forêt de Fontainebleau est l'animal le plus dangereux de la création... que le boa, par exemple, est un animal inoffensif puisque ses crochets ne renferment pas de venin... et que sa morsure n'est pas mortelle.

« Ces gens vont même jusqu'à dire qu'en somme, le boa n'est nullement redoutable, attendu qu'il ne mord pas.

« Il en est qui s'imaginent que, si un boa se trouvait sur leur chemin, ils échapperaient à l'animal et le rendraient inoffensif, le charmeraient même en sifflant, comme font les sorciers des Indes ou d'Afrique avec les petits serpents qu'ils exhibent en public.

Ainsi parlait notre ami Barthelier, qui revenait d'un voyage en Afrique où dans diverses régions il avait été traiter des affaires de caoutchouc et d'ivoire...

Ce début narquois nous promettait un récit de chasse, une aventure quelconque.

Et il fallut peu de chose pour obliger Barthelier à nous narrer une anecdote de son séjour aux pays chauds, lui qui ne demandait qu'à parler.

Ayant allumé sa bonne pipe, sans laquelle il ne pouvait parler convenablement, il commença :

— Nous étions, mon ami Cambo et moi, depuis plusieurs semaines, soit dans la brousse, soit dans la forêt africaine, dans des endroits dont les noms m'échappent et qui importent peu.

Cambo, comme moi d'ailleurs, est un chasseur enragé.

Il chasserait n'importe quoi, même des casquettes, si ces pays merveilleux ne nous offraient plus de but aux coups de fusils que les d'vantures des chapeliers. Nous trouvions à tirer toute sorte de gibier : antilopes, gazelles, quelques fauves... quant au gibier de plume, oulardes, poules du fleuve... nous ne les comptions même pas.

Un jour, Cambo, moi et le boy qui me servait de domestique, de porteur, de cuisinier, nous nous étions lancés à la poursuite d'un superbe phacochère dont nous comptions faire notre déjeuner du lendemain.

Pas plus qu'en Europe, sur la peau de l'ours vivant encore, il ne faut en Afrique compter sur les jambons d'un phacochère qui galope dans la plaine.

Le phacochère est, vous le savez, une sorte de sanglier beaucoup plus fort que le sanglier d'Europe, mais plus gras, et d'aucuns disent bien meilleur sur la table.

Celui-ci nous semblait d'autant succulent, que nous en avions grande envie et qu'il nous échappait avec une obstination déconcertante.

Enfin, Cambo allongea à cet animal, qui ne voulait pas nous donner ses cuisots, un coup de fusil.

— Je crois qu'il en tient! — cria-t-il.

Et voilà Cambo qui se met à courir, sortant de son affût, dans la direction du chemin pris par l'animal blessé.

Cambo ne pouvait douter de sa balle, le terrain portait des traces de sang... et la piste de l'animal se trouvait tracée en rouge.

J'étais plus loin... je me mis à courir à la poursuite de Cambo, le boy me suivait.

Nous comptions cette fois nous régaler du phacochère.

Et tout en courant, le nègre répétait joyeusement.

— Y a gagné bon !... Y a gagné bon !

Tout à coup, des cris déchirants, des appels au secours retentissent.

C'est Cambo qui les pousse et la voix s'éteint graduellement.

— Qu'y a-t-il ?... Que se passe-t-il ? Est-ce que ce phacochère blessé, demi-mort, se venge avant d'expirer ?

Les phacochères ont des défenses singulièrement longues et puissantes, et dans mon anxiété, je voyais déjà mon malheureux ami ayant le ventre et la poitrine labourés par ces défenses.

— Voilà ! voilà ! — criai-je de toutes mes forces pour l'encourager.

Puis tout à coup, les cris cessèrent.

— Serait-il mort ? — pensais-je...

Et nous voilà cherchant, le nègre et moi, les traces du sang disparues dans les herbes, perdues par nous dans notre course, espérant arriver au plus vite auprès de Cambo, perdant la tête... et vraiment affolés.

Un cri d'horreur, d'effroi, s'échappa de ma poitrine.

J'avais découvert Cambo.

Mais savez-vous comment ?... Savez-vous pourquoi le malheureux ne pouvait plus crier ?

Parce qu'il se trouvait prisonnier d'un boa.

Cambo se trouvait pris dans les anneaux d'un énorme serpent, qui, tout en l'enroulant, s'enroulait aussi autour d'un arbre.

Et ce boa ayant cet appui resserrait peu à peu mon malheureux ami et l'étouffait lentement, mais sûrement.

C'était un supplice atroce pour lui, un spectacle épouvantable pour moi.

Je demeurai là, impuissant, voyant périr mon compagnon sans oser rien tenter, sans pouvoir rien faire pour le délivrer.

Car tirer sur le monstre, c'était risquer d'atteindre Cambo et de le blesser, de le tuer.

Que faire ?...

J'essayai par tous les moyens d'attirer le serpent, de l'exciter, de l'engager à défaire ses nœuds... rien, l'animal était insensible à tout.

Alors, une idée me vint... Puisqu'on ne pouvait tirer de coup de fusil sur le boa, ni avec un couteau tenter de lui couper la tête, je pensai à un stratagème et risquant ma vie pour celle de mon compagnon, qui n'eût pas hésité à en faire autant... je fabriquai avec une corde un nœud coulant...

Avec ce nœud, je cherchai à saisir la tête de l'animal, ce qui devait être assez facile, puisqu'il ne bougeait presque pas quand je l'attaquai et qu'il cherchait à défendre sa proie.

Puis je dis au boy :

— Toi, avec le couteau tu tailleras tant que tu pourras dans la queue du serpent.

Le nègre comprit...

Il se mit à larder de coups de couteau l'extrémité du boa.

L'animal blessé et souffrant extrêmement dans sa queue, défit machinalement ses derniers anneaux...

Je parvins à lui saisir la tête dans mon nœud coulant.

Alors, blessé aux deux bouts, le boa se débattit pour se dégager, prisonnier à son tour, cherchant non plus à garder sa proie, mais à nous échapper...

Le boy, pendant que de toutes mes forces je tirais sur la corde, s'approcha du serpent et parvint à lui porter quelques coups de couteau dans le ventre.

Ce fut la fin. Affolé, le boa défit tout à fait les anneaux, abandonna l'arbre et son prisonnier, et, après quelques soubresauts, quelques secousses formidables, parvint à arracher la corde de mes mains.

D'ailleurs, quand je vis Cambo rouler à terre, je ne pensai plus qu'à lui, et laissai le serpent s'enfuir.

Cambo, heureusement, n'avait rien de broyé. Il suffoquait seulement... Un peu d'eau, de l'air et il revint à lui, ayant miraculeusement échappé à la plus horrible des morts.

Et, en revenant au campement, nous trouvâmes le phacochère râlant, et ses cuissots nous consolèrent de cette angoisse.

Joë Traveller.

L'EMPEREUR DU SAHARA

Récit inédit, par E.-Louis Noir

IV

LES BENI-SENOUN (*Suite*)

Il faut être doué de la patience, de la placidité orientale pour, dans ces conditions, traiter avec ces gens.

L'espion naturellement parla comme tous ses compatriotes, mais nous n'avons nullement l'intention d'infliger à nos lecteurs le compte rendu fastidieux de cet entretien. En voici seulement la synthèse :

— Je t'ai promis — reprit l'espion — de te faire obtenir ta revanche, je tiens ma parole... car ta gloire est celle d'Allah... et moi je suis ton serviteur et le serviteur d'Allah...

— Que Mahomet, son prophète, l'entende et l'exauce.

C'est une des phrases consacrées obligatoires dans tout entretien avec un musulman.

— Par ma faute — reprit l'espion — tu as éprouvé un revers... je t'ai emmené sans le savoir contre le terrible Empereur du Sahara.

— Oui, misérable.

— Eh bien, aujourd'hui, je viens te dire qu'Allah t'est propice, et qu'il m'a permis de te préparer une éclatante revanche.

— Bon !... Parle.

— Voici... Aller attaquer l'Empereur du Sahara dans ses oasis défendues par des ligues de feu qui sortent tout à coup de terre, c'était folie évidemment.

« Mais l'Empereur du Sahara qui se sait à l'abri dans les oasis se croit partout le maître.

« Et voici que non content de son empire dans le désert, il commet cette faute commune à tous les infidèles de vouloir aussi régner sur la mer.

— Comment cela ?

— L'Empereur du Sahara a le dessein de bâtir une ville sur le bord de l'Océan.

— Une ville ?

— Oui, dont le nom est Traja.

— Traja ! Où se trouve cette ville ?

— En dessous du cap Juby...

— En territoire appartenant à Son Excellence le sultan du Maroc.

— Non, Sidi... dans ces territoires qui jusqu'à présent ne connaissent pas de maîtres.

« C'est pour cela que l'Empereur du Sahara veut y fonder un empire.

Sidi Ben-Senoun réfléchit un moment.

Puis il dit à son espion :

— Tu es sûr que c'est l'Empereur du Sahara qui a cette intention de fonder là une ville ?

— Oui, Sidi... je sais parfaitement que c'est bien l'Empereur du Sahara !...

— Et tu crois que c'est M. Jacques d'Ussonville qui a cette idée ?

— Oui, sire... l'Empereur du Sahara se fait appeler Jacques Ier.

— Jacques Ier, en effet.

— D'ailleurs quel autre homme que Jacques d'Ussonville pourrait oser s'appeler ici Jacques Ier, et se dire Empereur du Sahara?

— Tu as raison... Cependant tu m'étonnes en m'apprenant cela.

— Et pourquoi, Sidi ?

— Parce que l'Empereur du Sahara est un homme qui connaît admirablement l'Afrique, le désert, qui en sait les ressources, les inconvénients.

— Sans doute.

— Il doit savoir que si cette partie de la côte n'a jamais été peuplée, c'est qu'elle n'est pas habitable... et que sans cela on n'aurait pas attendu sa venue pour y fonder des villes.

— Evidemment.

— M. d'Ussonville qui a choisi les meilleures, les plus saines des oasis du désert, sait certainement que ce point de l'Afrique manque absolument de tout... qu'il n'y a ni arbres, ni herbes, ni eau... et qu'à moins d'avoir passé un traité non pas avec Allah, qui ne veut pas connaître les roumis, mais avec le diable, il est impossible de vivre là.

— Oui, Sidi.

— M. d'Ussonville est trop intelligent, trop prudent, pour faire cette bêtise... cette folie, et se lancer dans une affaire qui ne peut aboutir qu'à la débâcle ou au ridicule.

« Si M. d'Ussonville fait vraiment cela, s'il s'amuse au-dessous du cap Juby à bâtir une ville, Traja... c'est que l'Empereur du Sahara est devenu maboul.

L'espion sentencieusement prononça :

— Qui te dit, Sidi, qu'Allah n'a pas frappé ce roumi dans la tête pour te le livrer plus facilement ?

— C'est possible... qu'Allah soit loué !...

— Amin, — fit religieusement l'espion.

Puis Sidi Ben-Senoun demanda encore :

— C'est tout ce que tu sais sur cette ville de l'Empereur du Sahara ?

— Non, Sidi... je sais encore que l'Empereur a fait débarquer par un bateau à lui, quelques hommes...

— Ah !... Et ces hommes ?

— Il les a laissés à terre pour garder la ville qu'il doit construire.

Pour la première fois de sa vie peut-être, le descendant du saint marabout Sidi Senoun daigna sourire dans sa barbe.

Il questionna encore son espion.

— Tu es sûr que ces hommes sont peu nombreux ?

— Une dizaine au plus...

— Qu'ils n'ont aucun de ces moyens de défense que l'Empereur du Sahara emploie pour garantir ses oasis ?

— Te dire qu'ils ne les auront pas plus tard, cela je ne le puis, mais l'affirmer qu'ils n'ont pas eu le temps encore de les installer, tu peux me croire.

— Alors on peut les attaquer sans crainte?

— Ou les surprendre.

— Les surprendre ?

— Les hommes pour avoir de l'eau sont forcés d'aller puiser à une mare dans un creux de ravin, à près de mille pas de leur ville.

« Pourquoi ne le porterais-tu pas sur leur passage ?...

« Il te serait facile alors de les prendre.

Sidi Ben-Senoun, après un moment de réflexion, dit :

— C'est bien... tu as rempli convenablement ta mission...

« Continue à servir de même la gloire d'Allah.

L'espion baisa pieusement le burnous du descendant du saint marabout et se retira.

Ben-Senoun fit seller son cheval, et escorté par cinq ou six fidèles, ses confidents, autant qu'un Arabe puisse avoir des confidents, il alla s'assurer par lui-même que tout ce que lui avait annoncé son espion était vrai.

Vers le soir, il revenait à son campement ayant acquis la conviction que son espion ne l'avait pas, cette fois, induit en erreur, et qu'il pouvait à bon compte prendre sa revanche.

Rentré au camp il commença à jouer sa comédie habituelle, et à se mettre en communication avec l'esprit d'Allah.

Puis il annonça que la vengeance lui était promise.

Le lendemain, les guerriers montaient leurs meharas les plus rapides et allaient guetter l'infidèle.

Sidi Ben-Senoun posta ses hommes tout autour de la mare, et de façon à barrer la route aux roumis.

Et tapis dans le sable, les Beni-Senoun attendirent.

Ils n'étaient pas depuis une heure aux aguets, que cinq hommes venant de la future Traja apparaissaient, portant des bidons de toile.

On les laissa passer, puis quand ils approchèrent de la mare, les Beni-Senoun se montrèrent.

Que pouvaient faire ces cinq hommes contre la centaine de Beni-Senoun ?

Ils essayèrent de se défendre, mais écrasés sous la masse, ils furent faits prisonniers et emmenés avec des cris de triomphe au camp des Beni-Senoun.

Le soir il y eût fête, diffa et fantasia chez les fidèles, qui s'empressèrent d'appeler cette capture, victoire.

On emmena les cinq hommes dans l'intérieur, car Ben-Senoun, fier de son triomphe, redoutait de voir arriver l'Empereur du Sahara, lui reprendre ses hommes et lui faire expier cher sa trop facile victoire.

Mais en chemin, Ben-Senoun rencontra la tribu du fameux kébir Mahmed.

Naturellement, on s'empressa d'informer cette tribu de la revanche, car elle n'ignorait pas les défaites.

Le kébir Mahmed, à l'affût de toutes les affaires, ayant eu vent que Sidi Ben-Senoun gardait ses prisonniers et se proposait de les promener à travers le désert pour y établir de nouveau son prestige fortement ébranlé, pensa qu'il pouvait traiter du rachat de ces hommes, et servir d'intermédiaire entre celui qui les détenait et celui qui les avait perdus.

Des deux côtés assurément, il devait toucher une commission.

Sous prétexte de féliciter Sidi Ben-Senoun, il vint lui rendre visite et apprit de lui que les hommes capturés appartenaient à l'Empereur du Sahara.

Sidi Ben-Senoun gonflé par sa victoire, devenant loquace, raconta au kébir qui, quoique à l'affût des moindres événements qui se passaient dans le désert, ignorait la fondation de Traja... le dernier avatar de l'Empereur du Sahara.

Comme le descendant du fameux mara-

bout, le kébir Mahmed, qui connaissait M. Jacques d'Ussonville, s'étonna qu'il ait pu commettre pareille folie.

Mais enfin, cela ne l'empêchait pas, lui, Mahmed, d'essayer d'entamer une affaire.

Il fit lever le camp et se dirigea vers les oasis de l'Empereur du Sahara.

De longue date, M. d'Ussonville (1) connaissait le kébir Mahmed.

D'abord, pour lui avoir, comme aux autres chefs de tribus, infligé quelques défaites.

Puis ensuite, pour être avec lui entré en relations d'affaires.

Très malin, comprenant parfaitement qu'avec un homme comme M. d'Ussonville, il avait beaucoup plus à perdre qu'à gagner en demeurant son ennemi, le kébir Mahmed était en quelque sorte venu faire sa soumission et déclarer qu'il acceptait la suzeraineté du grand Empereur du Sahara.

Il venait aussi vendre et acheter des denrées, des produits et même faire un peu d'espionnage pour le compte du capitaine.

Toutefois, en raison même de son caractère de renégat, de son genre d'opération, l'Empereur du Sahara tenait l'ex-pensionnaire des présidios espagnols en légitime suspicion.

Le kébir Mahmed fit arrêter sa tribu à la distance que M. d'Ussonville avait fixée, à environ trois kilomètres dans le sable.

Là, un grand poteau était dressé peint en bleu, rouge et blanc.

C'était non pas la limite des états de l'empereur, mais la distance à laquelle il était prudent de s'arrêter.

De ce point commençait la zone dangereuse... pour ainsi dire la zone militaire que s'était réservée le chef des oasis pour se protéger.

Le sable, en effet, était parsemé de moyens de défense terribles.

Et plus d'un raid de touaregs, de pillards, de Maures, qui n'avait pas voulu tenir compte de cet avis... et s'était aventuré quand même espérant surprendre les oasis, avait vu sa tentative piteusement échouer.

Le sable, au dire des indigènes, éclatait sous les pas des chevaux, des méharis et mitraillait les imprudents.

Nous avons vu comment Ben-Senoun avait été arrêté dans sa tentative, bien que son aïeul, le grand Senoun, au nom de Mahomet, lui ait annoncé la victoire.

Le kébir Mahmed qui n'ignorait rien de tout cela, fit donc arrêter sa tribu à quelque distance en avant du poteau tricolore.

Puis, avec ses gardes du corps, il monta à cheval et vint se ranger devant le fameux poteau. Il tira et fit tirer en l'air quelques coups de fusil.

C'était le signal convenu pour demander à entrer en palabre avec l'Empereur.

De l'oasis alors se détachèrent quelques cavaliers... des cavaliers noirs... qui, en rang, prudemment, bien armés vinrent reconnaître celui qui donnait ce signal.

Ces cavaliers noirs qui galopaient avec cette tenue militaire, cette ardeur, cette fermeté, étaient des amazones.

Des amazones, des femmes soldats, fournies par les tribus dans lesquelles jadis, les rois du Dahomey recrutaient leurs amazones.

Ces tribus qui ne vivaient que de ces emplois guerriers, quand l'empire d'Abomey fut tombé sous les coups du général Dodds, se trouvèrent désorientées, réduites à la misère.

(1) Voir : *Un Sultanat improvisé au centre de l'Afrique. — Le Grand Sorcier. — Les Amazones du Sahara. — Six cents lieues dans le Sahara. — Les Diamants roses. — Une montagne d'or*, etc., etc., par Louis Noir.

A. Fayard, éditeur, 78, boulevard Saint-Michel, Paris.

Pour vivre, elles allaient former un nouveau groupe de pillards, d'écumeurs du désert, plus redoutables encore que les Touaregs ou les Maures Tarzas, quand le hasard mit leur chef sur le chemin du capitaine d'Ussonville.

Le capitaine, pour l'une de ses expéditions au pays des diamants roses, cherchait précisément à recruter au pays noir des guerriers, des porteurs pouvant supporter les fatigues de ces climats, de cette randonnée exceptionnellement fatigante.

Ses recruteurs ne trouvèrent tout d'abord personne de sûr, de suffisamment fort pour entreprendre l'expédition, quand on leur parla des amazones.

Ils consultèrent le capitaine, qui demanda avant de donner réponse à voir les fameuses femmes soldats.

Désorganisé, éparpillé, ce corps redoutable s'était grandement modifié.

Non pas dans le sens militaire, mais dans le sens familial.

Quand, autrefois, les amazones se trouvaient à la cour du roi du Dahomey, elles pouvaient vivre en célibataires et demeurer exclusivement soldats.

Aujourd'hui, les conditions étaient changées, la façon et le moyen de vivre devenaient absolument différents.

N'ayant plus de maître sur qui compter pour la vie, les amazones ne pouvant partir en campagne toutes seules, attaquer les Français ou les caravanes, rentrèrent dans la vie régulière des femmes noires.

Elles se marièrent, tout en continuant l'état militaire.

Et mariées, elles formèrent une nouvelle tribu redoutable, n'ayant pour subsister que le coup de fusil...

C'est à ce moment, quand elles allaient se lancer dans une équipée quelconque, mal déterminée, que leurs maris déléguèrent quelques-uns d'entre eux aux rabatteurs du capitaine d'Ussonville, qui réclamait des hommes solides.

On savait dans toute l'Afrique, que le capitaine d'Ussonville était immensément riche et qu'il payait admirablement ceux qui le servaient bien.

Ce fut une joie dans cette tribu singulière, quand on apprit que le capitaine écoutait les propositions et demandait à connaître les amazones et leurs maris.

Les amazones s'équipèrent, les hommes s'apprêtèrent et tout le monde vint s'offrir, se présenter au capitaine, qui passa les groupes en revue, les examina d'un œil connaisseur, comme eût fait un prudent éleveur, devant un troupeau de bœufs ou de chevaux.

Le capitaine se montra satisfait de l'examen.

Il engagea les hommes comme porteurs, les femmes comme gardiens, comme soldats.

Depuis lors, amazones et maris vivaient avec l'Empereur du Sahara, lui fournissant des soldats et des animaux de bât.

Tout allait pour le mieux.

La tribu vivait en parfaite intelligence... ses mœurs étaient sévères, patriarcales et militaires à la fois.

Aucun souverain ne pouvait se vanter d'avoir une garde aussi dévouée, aussi fidèle que l'Empereur du Sahara.

Les amazones aimant les armes pour les armes elles-mêmes, ne considéraient pas le travail, les corvées les plus dures, les plus pénibles comme une peine, une fatigue, mais comme les nécessités d'un métier qu'elles aimaient.

C'est elles qui se chargeaient des reconnaissances, de la garde des oasis, durant le jour et une partie de la nuit.

La nuit on leur adjoignait des blancs.

Car les noirs veillent mal dès que la nuit arrive...

Ils subissent comme les animaux, les êtres inférieurs, plus près de la nature, une sorte d'engourdissement physique auquel il leur est presque impossible de résister.

C'est pour cela que bon nombre d'expéditions qui s'étaient fiées à la veille des sentinelles noires ont été surprises et massacrées pendant leur sommeil.

Aujourd'hui ce danger est connu et on y remédie. On place à côté des noirs des chiens ou un blanc qui de temps en temps vient s'assurer que la sentinelle de couleur ne dort pas profondément.

Il faut s'en assurer très sérieusement, parce qu'il arrive souvent que le noir est endormi tout en demeurant parfaitement debout.

Il dort comme les chevaux.

Et même endormi, il arrive à faire mécaniquement des mouvements qui font croire qu'il est éveillé.

Cependant il dort, et dès que l'homme de tournée s'en va, il repart dans son sommeil profond, son sommeil de noir pendant lequel l'ennemi s'avance sans qu'il s'en doute, sans qu'il puisse faire quoi que ce soit pour donner l'éveil.

Il est égorgé sans résistance et, peu après, le campement reposant sous la foi de ce garde est envahi, massacré.

Le capitaine d'Ussonville avait outre ces amazones, une garde dévouée, composée de durs-à-cuire, bons à toutes les besognes de l'état militaire, ne vivant que pour la guerre, l'aventure, la vie des camps dans la brousse du désert, la forêt.

C'étaient d'anciens soldats de l'armée d'Afrique pour la plupart : des zouaves, des chasseurs d'Afrique ayant fini leur congé, et ne voulant pas abandonner cette vie pleine de risques, il est vrai, mais pleine de charmes aussi.

Ceux-là formaient sa légion d'élite... et les tribus du désert savaient qe l'Empereur du Sahara pouvait compter sur son dévouement.

Entre temps ces mêmes soldats, qui obéissaient à une discipline de fer.... et n'avaient été admis à faire partie définitivement de l'armée impériale qu'après une série d'épreuves très dures, entre temps ces mêmes soldats cultivaient les oasis et faisaient du commerce.

(*A suivre*) E.-Louis Noir.

A NOS LECTEURS

Pour répondre au désir manifesté par de nombreux lecteurs, nous venons de faire établir, à leur intention un

Auto-Relieur

permettant de relier soi-même, au fur et à mesure de leur publication, les numéros de : **A Travers le Monde**.

Prix de cette reliure : **2** *fr.* **25**.

Envoi franco gare contre mandat-poste de 2 fr. 85 (3 fr. 35 pour l'Etranger) à M. l'Administrateur de « A TRAVERS LE MONDE », 78, Boul. St-Michel, PARIS.

UN Coup de Machete

Ancien élève de l'Institut agronomique, Louis Bréchet était employé depuis deux ans comme chef de culture au service du noble señor don Alonzo del Pilar, un des plus riches « hacienderos » des Antilles, quand il fut chargé par son patron d'une mission extrêmement périlleuse.

La révolution venait d'éclater dans la République Argentine, déchaînant une crise financière terrible qui forçait les malheureux Argentins à vendre leurs biens à des prix dérisoires de bon marché.

Très au courant de ce qui se passait en ce lointain pays, don Alonzo del Pilar s'était rendu acquéreur, par télégraphe, d'un troupeau de douze mille têtes de gros bétail, pour une somme infime. Seulement, il fallait prendre livraison du troupeau sur place et le diriger, à ses risques et périls, vers un des ports du Brésil pour éviter que les révolutionnaires argentins ne s'en emparent.

Ce n'était pas là une besogne facile, aussi en chargea-t-il son chef de culture en qui il avait pleine confiance.

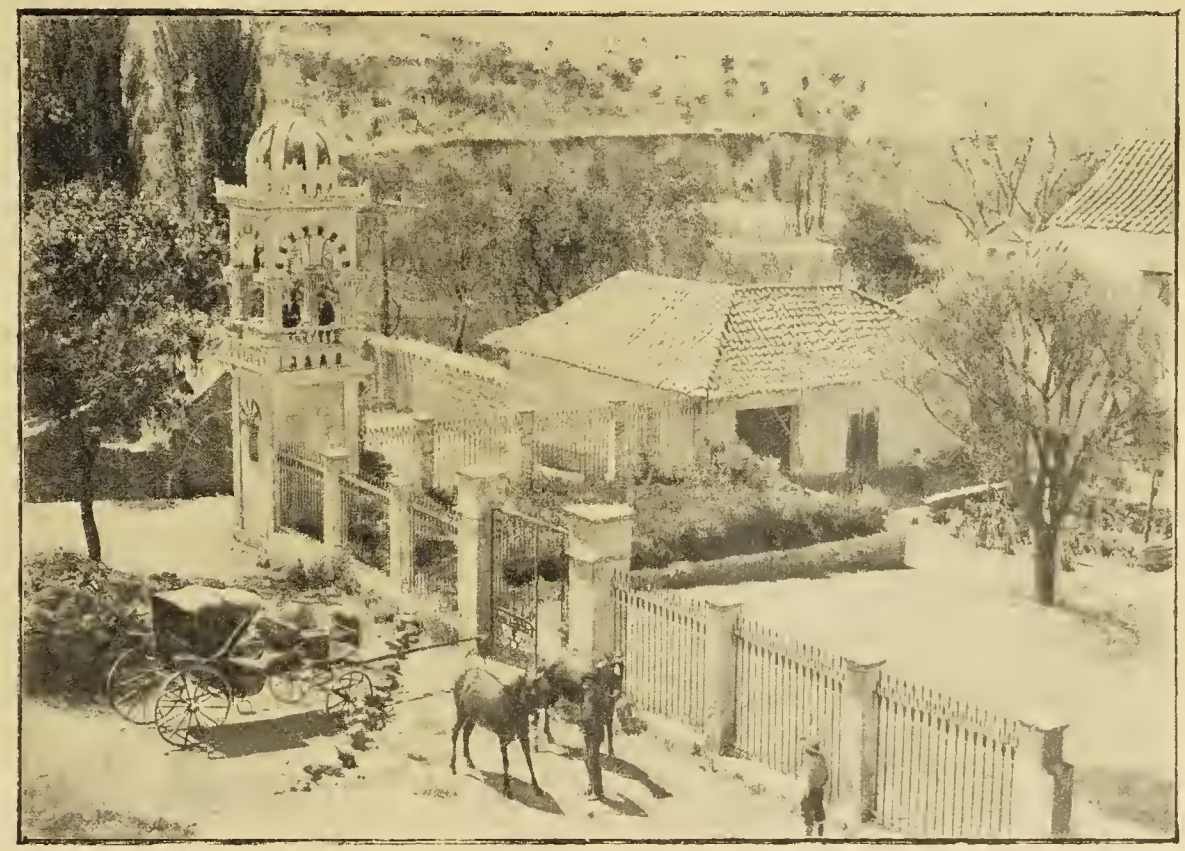
Louis Bréchet accepta la mission et fit ses préparatifs de départ.

La marque de confiance dont il avait été l'objet de la part de son patron lui valut, sans qu'il s'en doutât, la haine d'un certain Miguel Zaparate, employé, lui aussi, à l'hacienda de don Alonzo del Pilar.

Ce Miguel Zaparate, sorte de fourbe à la fois cruel et lâche, s'était proposé pour remplir la mission en question, mais le patron l'avait évincé. N'osant s'en prendre au puissant fermier, il jura d'assouvir sa vengeance sur Louis Bréchet.

Afin de prouver en quelle estime il tenait le Français, l'haciendero fit atteler sa propre voiture et l'accompagna lui-même jusqu'au port d'embarquement.

Dissimulé dans le campanile de la tour mauresque de l'hacienda, Miguel Zaparate assista, la rage au cœur, au départ de son heureux rival; et la voiture était déjà au loin que le vindicatif Espagnol la poursuivait d'un regard haineux.



L'HACIENDA DE DON ALONZO DEL PILAR

Le départ du bateau ayant été retardé de plusieurs heures par suite d'un retard dans l'embarquement du fret, Louis Bréchet fit une courte promenade dans les environs. Quand il s'embarqua, il ne fut pas peu surpris de rencontrer sur le pont un « peone » de l'hacienda.

Ce « peone » interrogé prétendit que don Miguel del Pilar l'avait désigné pour l'accompagner et le guider dans son voyage. En réalité, c'était un émissaire envoyé par Miguel Zaparate pour servir ses projets de vengeance.

Son masque hypocrite, son regard fuyant produisirent la plus mauvaise impression sur Louis Bréchet qui se promit de le surveiller de près.

La traversée fut longue et dépourvue de tout incident. Contraint à une oisiveté forcée, Louis Bréchet arpentait d'un bout à l'autre le pont du steamer, tout en suivant le fil de ses pensées. Et ses pensées n'étaient pas précisément gaies. A dire vrai, il était un peu inquiet sur la façon dont il se tirerait de sa mission.

Lui qui aurait fait un détour de plusieurs kilomètres pour ne pas passer à côté d'une vache au pâturage, envisageait avec terreur le moment où il lui faudrait vivre au milieu d'un troupeau formidable de bœufs à moitié sauvages.

A Buenos-Ayres, on lui apprit que le troupeau qu'il avait mission de ramener était parqué dans les prairies lointaines du nord.

Il recruta une troupe d'une dizaine de « gauchos », s'équipa à la mode du pays, revolver au côté, machete à la ceinture : même il accrocha à sa selle un lazzo, bien qu'il en ignorât absolument le maniement ; puis, toujours suivi du « peone » qu'on lui avait imposé, il s'enfonça dans les pampas.

Toute la journée, la troupe marchait au petit galop qui est l'allure ordinaire des chevaux des prairies, ne s'arrêtant que pour faire un repas de galettes de maïs et de viande séchée.

Le soir du troisième jour, on atteignit le lieu de pacage du troupeau.

Louis Bréchet en prit livraison, versa la somme convenue et s'en fit délivrer le reçu qu'il serra soigneusement dans son portefeuille.

Il ne restait plus qu'à marquer le troupeau.

Pour cela, les « gauchos » commencèrent dès le lendemain matin la construction d'un corral, sorte d'enclos circulaire formé par une muraille de pieux enfoncés dans le sol.

Le travail terminé, chacun remonta à cheval. Les cavaliers s'égaillèrent dans la plaine, de façon à cerner le troupeau de trois côtés différents, ne laissant libre que la partie faisant face à l'entrée du corral.

Sur un signal du chef, la troupe chargea sur les bœufs. Il y eut tout d'abord un remous terrible dans le troupeau. Harcelés de tous côtés, affolés par les cris continuels des gauchos, les bœufs se précipitaient les uns sur les autres,

LE TROUPEAU DANS LA PRAIRIE

se frayaient un chemin à coups de cornes. Mais grâce à l'habileté de la manœuvre, leur flot se régularisa, se canalisa pour ainsi dire dans une direction unique qui était celle du corral. Bientôt ce fut une galopade insensée des douze mille

MIGUEL ZAPARATE LE DUEL LOUIS BRÉCHET

têtes de bétail, ébranlant la terre du choc de leurs sabots. D'une seule poussée, ils pénétrèrent dans l'enclos de pieux. Déjà, les gauchos avaient mis pied à terre et fermaient l'ouverture par laquelle venait d'entrer le troupeau.

On alluma un grand feu sur lequel on fit rougir les poinçons de fer destinés à marquer le bétail.

Quant tout fut prêt, on fit sortir un à un les bœufs du corral. Deux gauchos placés de chaque côté de la porte guettaient la sortie de l'animal.

A peine celui-ci était-il dehors que deux lazzos l'empoignaient aux jambes; en un tour de main, il était garrotté et jeté sur le sol; le poinçon chauffé à blanc imprimait sur sa croupe la marque de son nouveau propriétaire. Un meuglement de douleur, une violente odeur de chairs brûlées et l'opération était terminée; l'animal débarrassé de ses liens partait dans un galop furieux, et l'on passait à un autre.

Il fallut plusieurs jours pour marquer tout le troupeau. Peu à peu, Louis Bréchet s'accoutumait à son existence nouvelle; ses frayeurs des premiers jours avaient disparu, et il circulait maintenant avec aisance au milieu des cornes menaçantes de sa « ganada ».

Comme il s'apprêtait à repartir, il s'aperçut que son « peone » avait disparu. Cette disparition subite l'inquiéta. Il eut le pressentiment d'avoir été trahi: il en acquit bientôt la certitude.

On avait rassemblé le troupeau, et chacun s'apprêtait à monter à cheval quand on aperçut dans le lointain une troupe de cavaliers.

Quand deux hommes se rencontrent dans les pampas, le premier sentiment est toujours la méfiance; aussi Louis Bréchet donna-t-il l'ordre de se tenir sur la défensive.

Les cavaliers s'approchaient rapidement. Quand ils furent à portée de la voix, Louis Bréchet, le revolver au poing, leur cria:

— Halte! ou je fais feu!

Ils s'arrêtèrent comme un seul homme. Bréchet reprit:

— Que me voulez-vous?

Celui qui semblait être le chef descendit de cheval et s'approcha seul.

— Mais je vous connais, fit Bréchet, vous êtes Miguel Zaparate! Ah! çà, que venez-vous faire ici?

— Je viens prendre possession de mon troupeau.

— Quel troupeau?

— Celui-ci!

Et, du doigt, il désignait la « ganada ».

— Vous êtes fou! Ce troupeau m'appartient, ou du moins il appartient à don Alonzo del Pilar pour le compte duquel je l'ai acheté.

— Vous seriez bien embarrassé d'en faire la preuve!

— Rien de plus facile, au contraire, j'ai la quittance dans ma poche.

— Je serais curieux de la voir.

Bien que rien ne l'obligeât à le faire, Bréchet, dans un but de conciliation, chercha dans sa poche la précieuse quittance.

Elle avait disparu!

Zaparate goguenarda:

— Eh! bien, cette quittance?

— On me l'a volée!

— Allons donc! Avouez plutôt qu'elle n'a jamais existé que dans votre imagination! Mais trêve de paroles inutiles! Je prétends que le troupeau m'appartient; êtes-vous disposé à me le rendre de bonne volonté? Ne m'obligez pas à user de violence: ma troupe est double de la vôtre, le combat ne serait pas égal.

Pendant que Miguel Zaparate étalait avec cynisme sa mauvaise foi évidente, Louis Bréchet s'expliquait la raison pour laquelle son « peone » s'était enfui en emportant ses papiers. Les deux bandits étaient de connivence, et le prétexte du troupeau ne servait à Zaparate qu'à cacher le véritable motif de son animosité contre lui.

Les deux troupes s'étaient rapprochées. Les lames des machetes brillaient au soleil, les revolvers étaient sortis de leur gaine de cuir. Un combat semblait imminent.

— J'attends votre réponse? fit Zaparate.

— Vous êtes un bandit! répondit le Français, un bandit et un lâche!

— Sangre de Dios! Voilà une injure que mon machete te renfoncera dans la gorge!

Et l'Espagnol se précipita sur Bréchet, la lame haute. Celui-ci, d'un saut de côté, esquiva le coup; il pirouetta sur sa jambe gauche, et décocha à son adversaire un si terrible coup de pied au creux de l'estomac qu'il l'envoya rouler sur le sol.

Ce haut fait concilia immédiatement à Bréchet les sympathies des deux camps ennemis. D'ailleurs, de part et d'autre on ne tenait guère à se battre: dès l'instant que les deux chefs semblaient vouloir vider la querelle entre eux il était inutile que les simples soldats prissent part à la danse. Les armes rentrèrent donc dans leurs étuis, et les hommes des deux camps fraternisèrent en simples spectateurs.

Louis Bréchet s'était, lui aussi, armé de son machete, et, le poncho roulé autour du bras gauche, il attendait loyalement que son adversaire se fût relevé.

Il n'attendit pas longtemps.

Fouetté par la rage et par la haine, Miguel Zaparate s'était remis en garde, et au bout de son bras agile, sa lame semblait voltiger, menaçant à la fois toutes les parties du corps de son adversaire.

Louis Bréchet, peu au courant de ce genre d'escrime, se contentait d'esquiver les coups, ou de les parer avec son poncho, attendant l'occasion de placer une riposte décisive. Soudain, il fit une feinte à la figure, l'autre commit la faute de vouloir parer en élevant le bras gauche à hauteur de son visage. C'est précisément ce qu'attendait Bréchet. Prompte comme l'éclair, sa lame s'abaissa et pénétra, foudroyante, dans la poitrine de son ennemi.

LES BŒUFS PARQUÉS SUR LE PONT

Miguel Zaparate tomba, perdant un flot de sang. Il ne devait plus se relever. L'arme, en pénétrant entre deux côtes, avait traversé les poumons et tranché l'artère aorte.

En moins de trente secondes, Miguel vidé de

son sang expirait sans avoir pu prononcer une parole.

Sans s'occuper du cadavre encore chaud de son adversaire, Bréchet donna le signal du départ. Poussé par les gauchos, l'énorme troupeau s'ébranla. Tantôt marchant, tantôt broutant, il poursuivait sa marche lente, laissant derrière lui un long sillage dévasté.

Parfois il fallait abattre un des bœufs qu'un coup de corne avait mis hors d'état de continuer la route ; et le soir la petite troupe se régalait de sa chair rôtie à point sur le feu du campement.

La nuit, on s'enroulait dans les ponchos et on dormait au hasard de la belle étoile, tandis qu'à tour de rôle les gauchos montaient la faction et veillaient à la sécurité commune.

On n'eut guère à subir que quelques petites tentatives de maraude de la part d'Indiens pillards, mais aucun d'eux n'osa se hasarder à portée des balles.

Les journées succédaient aux journées, chacune amenant son incident nouveau. Enfin, on atteignit la mer !

EMBARQUEMENT DES BŒUFS

Louis Bréchet fréta deux voiliers et l'embarquement du bétail commença.

Parqués sur le quai, les bœufs étaient amenés un à un jusque vers le flanc du bateau. En un clin d'œil, un double câble enserrait leurs cornes, un puissant palan les enlevait en l'air; leur énorme masse décrivait une courbe gracieuse et se trouvait finalement déposée délicatement sur le pont du navire.

L'ahurissement des malheureux bœufs pendus en l'air par les cornes était une des choses les plus réjouissantes qu'il soit possible de voir. Et Louis Bréchet s'égayait d'autant plus à cette vue qu'à sa gaîté se mêlait la satisfaction du devoir accompli. Sa mission touchait à sa fin ; en effet, après une traversée de six jours il avait la joie de parquer son troupeau au grand complet sur les terres de don Alonzo del Pilar. Pour le remercier de son zèle, son patron le prenait comme associé.

Maintenant, il est riche et se paie du bon temps. Sa distraction favorite est la chasse, et quand il a forcé à la course quelque bête puante, il la découd avec le machete qui tua Michel Zaparate.

EMILE BUFLO.

LE GUÉ DE POUEMBO

Depuis six mois que nous étions en Nouvelle-Calédonie, l'enquête dont nous étions chargés n'était guère plus avancée qu'au premier jour.

Il est vrai que je n'en savais que ce que mon chef direct M. Graivol, expert à la Banque de France, voulait bien me dire et que sans doute les détectives qu'on nous avait adjoints, imitaient vis-à-vis de lui la même retenue commandée par les circonstances.

M. Graivol, près de qui je remplissais les fonctions de secrétaire et d'aide chimiste, était, en même temps que le meilleur des experts, le plus timoré des fonctionnaires.

Défiant de lui-même et des autres, voyant des espions partout, il n'avait accepté qu'à contre-cœur cette mission lointaine et difficile qui ne lui valait que des déboires jusqu'à ce jour.

A cette époque, la Banque de France avait découvert dans ses liasses un nombre considérable de billets merveilleusement imités, et nos agents avaient pu remonter de proche en proche jusqu'au lieu d'émission de ces faux assignats : l'Australie et la Nouvelle-Calédonie, l'île toute proche, d'où ils étaient introduits en Europe par Melbourne, San-Francisco et New-York.

On se trouvait en présence d'une bande parfaitement organisée de faux-monnayeurs internationaux, qu'il importait, pour le bon renom de notre administration, de capturer au plus vite et sans bruit.

Le chef de cette association devait être un certain Albertin Wolf, déjà arrêté en Australie pour le même crime, et évadé de la prison de Melbourne quelques jours après son incarcération.

Wolf, — dont on ignorait le véritable nom — avait profité d'un incendie pour prendre le large.

Un brave sauveteur l'avait retrouvé évanoui, le bras gauche atrocement brûlé, l'avait transporté chez lui, d'où il filait à l'anglaise un peu plus tard.

Jamais depuis, la police n'avait pu remettre la main sur le fugitif dont elle ne possédait ni l'état civil, ni le signalement authentique.

Par une négligence inexplicable en effet, Wolf n'avait pas été soumis aux mensurations anthropométriques obligatoires pour tous les prévenus de droit commun.

Toutefois on avait cru reconnaître ses procédés dans le cas présent, et notre administration avait envoyé deux brigades spéciales, l'une à Melbourne, l'autre à Bourail (Nouvelle-Calédonie), en leur recommandant une prudence extrême.

Une première fois, la police locale trop pressée, n'avait arrêté qu'un comparse, et l'on voulait cette fois, n'agir qu'à coup sûr.

Notre rôle se bornait à fournir les renseignements techniques aux détectives coopérant avec nous. De loin en loin, l'un d'eux, le seul qui fût connu de moi, soumettait à notre examen un objet saisi par eux : planche plus ou moins bien gravée, échantillon de papier ou de couleur, billet faux qui n'apportait aucun renseignement à l'enquête commencée.

Comme nous le sûmes plus tard, c'était Wolf lui-même qui semait autour de nos agents les échantillons destinés à les dérouter.

Cette tactique avait parfaitement réussi jusqu'à ce jour, et l'atelier clandestin, certainement situé aux environs, restait plus introuvable que jamais.

M. Graivol, découragé, n'avait qu'un désir : rentrer en France au plus vite.

Pour moi, j'occupais mes loisirs en prospectant à travers les nombreux gisements de nickel de la colonie.

A l'*Hôtel de France* de Bourail, où nous étions descendu tout d'abord, j'avais fait la connaissance d'un minéralogiste allemand, le docteur Rosenthal, un vieux voyageur à la fois bizarre et sympathique.

C'était un honnête Munichois, court et replet, chauve comme un œuf et affligé d'un

MAISON NÉO-CALÉDONIENNE : LA CASE D'AMENETO

strabisme proche voisin de la cécité complète.

Cette infirmité, jointe à une distraction peu commune, même chez un savant, faisait la joie de la colonie européenne de Bourail.

D'ailleurs, Rosenthal, homme sans fiel, était le premier à rire des impairs sans nombre qu'il commettait.

Ce personnage, si modeste à d'autres égards, avait une vanité au moins inattendue chez ce gros homme poussif : il tenait à passer pour brave.

Depuis trente ans qu'il courait le monde, ramassant et collectionnant des cailloux, il avait eu des aventures extraordinaires qu'il racontait avec complaisance.

En Egypte, Rosenthal pris par les soldats du Mahdi, s'était sauvé en traversant à la nage le Nil débordé...

Or, l'Allemand nageait plutôt mal ; et nous l'avions vu sur la côte se laisser chavirer par les moindres vagues.

Le minéralogiste, dupe sans doute de ses propres histoires, ne rêvait que fauves, bandits, anthropophages...

Bien que ces malfaiteurs, à quatre ou à deux pattes, soient également inconnus en Nouvelle-Calédonie, il était arrivé ici avec tout un attirail de guerre.

Sa chambre de l'hôtel contenait une collection de carabines, revolvers, poignards, qu'entretenait avec soin un mystérieux domestique blanc, aussi silencieux, celui-là, que le professeur était bavard.

Ce serviteur qui répondait au nom imprécis de Joseph, suivait son maître partout comme son ombre. On les rencontrait dans la banlieue de Bourail déambulant l'un derrière l'autre, et armés jusqu'aux dents.

Depuis peu, Rosenthal avait embauché un deuxième garde du corps, un indigène du nom d'Ameneto, qui devait nous servir de guide pour les excursions plus lointaines que nous projetions.

Ce luxe de précautions était l'objet d'innombrables plaisanteries sans malice, car Rosenthal, par sa bonhomie, son originalité avait fait la conquête de chacun.

Le méfiant M. Graivol était le seul à tenir l'Allemand à l'écart. Aussi, jugeai-je utile d'instruire mon chef de nos projets d'excursion. Je lui demandai simplement un congé de quelques jours et allai attendre à une lieue de là, dans la case d'Ameneto, le brave docteur qui arriva au rendez-vous, casqué, botté, armé de pied et de cap comme Tartarin... et suivi de son domestique européen portant des carabines de rechange.

Rosenthal était accompagné d'un colon, Adrien Cornélis, propriétaire des forêts de Pouembo où se trouvaient les gisements que nous allions étudier.

Cornélis, le plus gros exportateur de bois de la colonie, était un riche Américain, hypocondriaque et misanthrope, vivant seul, et dont le minéralogiste était devenu l'ami, je ne sais trop comment.

Pendant trois jours, il nous promena à travers ses vastes domaines, nous hébergea dans sa villa, la Villa Cornélis. Cette bienveillance m'étonnait de la part de cet inconnu réputé jusqu'ici comme le moins sociable des hommes.

Elle m'étonnait d'autant plus qu'elle avait quelque chose de contraint, de forcé comme un rôle imposé par les circonstances...

Au fond, le Yankee dyspeptique et misanthrope ne nous acceptait que parce que nous allions le renseigner sur la richesse des fameux gisements de nickel, dont les principaux étaient précisément situés sur ses terres de Pouembo.

Au milieu des prévenances dont il nous accablait, l'Américain qui, comme beaucoup de ses compatriotes, avait la plaisanterie mordante, laissait parfois échapper à l'adresse de Rosenthal des pointes cruelles qui révélaient ses véritables sentiments.

Les choses en étaient là lorsque je fus rappelé de Pouembo par une lettre assez sèche de l'expert chef, qui me reprochait mes relations germano-américaines.

LE GUÉ DE POUEMBO, PRÈS DE BOURAIL (NOUVELLE-CALÉDONIE)

Je rentrai à Bourail aussitôt... et deux jours plus tard, mon chef changeant d'avis tout à coup, me renvoyait à la Villa Cornélis :

— J'ai pris des renseignements auprès du gouverneur, m'expliqua-t-il, aussi vous pouvez continuer vos études.

Sans chercher la cause de ce brusque revirement, je revins auprès de mes collaborateurs et nous reprîmes le cours de nos travaux interrompus.

Mais, dès le premier jour, je constatai que l'antipathie de notre hôte vis-à-vis du professeur s'était encore accrue pendant mon absence.

C'était une haine véritable, sournoise, qui se manifestait non plus par des mots, par des pointes, mais par des actes.

Dans ce pays accidenté, où des hommes jeunes, alertes comme l'Américain et moi, circulions, nous, sans peine, l'Allemand, massif et myope, était exposé à des dégringolades nombreuses; et Cornélis prenait un malin plaisir à multiplier ces accidents.

La victime de ces plaisanteries féroces et son garde du corps, Joseph, toujours impassible, à dix pas derrière son maître, continuaient à prendre la chose du bon côté.

Celui-ci ne daignait même pas venir en aide à son maître qui se relevait tout seul, souriant et poudreux.

Malgré cela, toutes les fois que se présentait un passage dangereux, Rosenthal — avec une naïveté... stupide à mon sens — ne se fiait qu'au seul Cornélis.

Invariablement il préférait les conseils ou l'appui de notre hôte à ceux que je lui offrais spontanément.

Cependant l'Américain apportait à cela une mauvaise grâce et une méchanceté de plus en plus visibles.

Il se contentait de tendre deux doigts de la main à l'Allemand, comme s'il ne l'avait touché qu'avec dégoût, ou s'il avait eu des raisons de le tenir à distance.

Au contraire, Rosenthal, — soit par crainte du vertige, soit pour tout autre motif — cherchait à prendre son tuteur à plein corps, à pleins bras, comme s'il eût voulu le serrer sur sa poitrine...

Or, cette embrassade n'était pas du goût de Cornélis qui, chaque fois, s'y dérobait avec une rudesse expressive.

Certain jour même, à la descente d'un ravin escarpé, la riposte fut si violente, que Rosenthal dégringola tête première, et que sans une racine qu'il saisit à temps, la chute aurait été grave ce coup-ci.

J'aidai notre ami à reprendre pied et je l'entendis murmurer :

— J'aurai ma revanche...

Cette phrase avait été prononcée d'une voix menaçante, avec un regard brillant qui me surprit un peu.

Puis, Rosenthal éteignant l'éclair allumé derrière ses grosses besicles, s'époussetta tranquillement, et répondit sur le même ton à l'Américain qui lui demandait plaisamment des nouvelles de sa santé.

La semaine s'acheva sans autre incident ; et le quatrième jour après cette tentative, le hasard de nos courses nous amena sur les bords du Pouembo, le torrent qui donne son nom au domaine.

Le cours d'eau, grossi par l'orage de la veille, était débordé, et les planches jetées là d'une rive à l'autre, étaient en partie recouvertes par le courant très violent à cet endroit.

Bien qu'il n'y eût pas danger réel sur ce ruisseau, profond au plus de quatre à cinq pieds, il fallait un certain sang-froid pour se risquer le long de cette passerelle frêle et glissante, et Rosenthal avait fait une grimace de désappointement très significative.

Cette hésitation lui attira de nouveaux quolibets de la part de l'Américain :

— Comment, docteur, vous tremblez... Est-ce que vous auriez peur d'un bain, d'une noyade ? Un nageur comme vous !...

Brusquement, Rosenthal changea d'avis, et remettant ses outils de prospecteur au domestique Joseph auquel il glissa un mot à l'oreille, il s'engagea sur la passerelle précédant Cornélis et moi qui venais troisième.

Le mystérieux Joseph était resté sur l'autre rive, attendant je ne sais quoi...

L'Allemand allait d'un pas lourd, hésitant, qui faisait danser la planche et bientôt il s'arrêtait tremblant de peur...

Soudain il fit demi-tour, se jeta sur Cornélis qu'il saisit à plein corps.

Les deux hommes après une courte lutte roulèrent dans le ruisseau, où ils disparurent.

J'allais m'élancer à leur secours, mais Joseph m'avait prévenu et au-dessus de mes trois compagnons, devenus invisibles, le torrent bouillonnait comme si la bataille eût continué sous l'eau...

Je courus sur l'autre rive et restai là, me demandant ce qui arrivait, ce que je devais faire en présence de cette scène inexplicable pour moi.

L'idée d'un attentat préparé par Rosenthal et son domestique contre notre hôte, était tellement absurde que je ne m'y arrêtai pas.

D'ailleurs ceux-ci venaient de reparaître, portant l'un par les pieds, l'autre par la tête, l'Américain qui paraissait évanoui.

L'Allemand avait perdu ses lunettes dans le combat, ce qui ne semblait pas le gêner autrement.

Ils sortirent de l'eau, étendirent devant moi leur capture qui râlait, une écume rougeâtre aux lèvres.

Puis, en un clin d'œil, ils lui arrachèrent veston, gilet, chemise et je commençai à comprendre en constatant que le bras gauche du noyé portait les traces d'une blessure ancienne, d'une brûlure, qui avait rougé les chairs jusqu'à l'os.

Le prétendu Joseph avait tiré de sa poche une paire de menottes brillantes, qu'il passa au prisonnier avec une dextérité professionnelle.

Le froid de l'acier fit tressaillir l'Américain.

Il rouvrit les yeux pour voir Rosenthal lui mettre la main au collet :

— Monsieur Albertin Wolf, je vous arrête.

... Quelques heures plus tard, dans les caves de la Villa Cornélis, on découvrait l'atelier clandestin vainement cherché jusqu'ici.

MARC MOREL.

LE MONDE DE L'ABIME

Grand roman inédit par G. de WAILLY

L'ingénieur, Max Santix, et son compagnon, Séraphin Domais, après avoir traversé, dans leur machine perforatrice, 27 kilomètres de croûte terrestre, sont tombés d'une hauteur de six mille mètres dans un océan d'eau noire, des profondeurs mortelles duquel ils échappent miraculeusement pour venir émerger, dans leur sphère métallique, à la surface sans bornes et qu'aucun souffle ne ride. Pendant qu'ils dorment, une force incompréhensible a traîné leur habitation flottante jusqu'au pied d'une falaise sur laquelle ils
tante jusqu'au pied d'une falaise sur laquelle ils
s'aventurent, au sein d'une forêt étrange et vertigineuse. Un fruit tombant d'un arbre sans feuilles, haut de plus d'un kilomètre, fait accourir plusieurs animaux monstres, que disperse la seule apparition d'une sorte de chauve-souris géante. Santix et son compagnon quittent en hâte la cachette où ils se sont terrés, fuyant cette forêt d'épouvante pour chercher un abri dans leur boule flottante... Hélas! celle-ci a disparu!... Que vont-ils devenir?..

Réintégrés dans leur sphère de métal, Domais et Santix vont se reposer, quand ce dernier perçoit des bruits et des chuchotements mystérieux.

VIII

LES SUBTERRAQUÉS

(*Suite*)

Le visage, non plus, n'a rien de séduisant, malgré deux grands yeux frangés de longs cils rudes et blancs. Ces yeux, en effet, que l'extraordinaire voyageur avait vu briller, la nuit, d'une lueur intense et étrange, ces yeux clairs et humides, ne sont ni bruns, ni bleus, ni gris, ni verts. L'iris ne se distingue pas du reste du lobe, lequel se confond avec la teinte uniformément pâle du visage et du corps. Seul, le point noir de la pupille, très mobile, permet de voir où se porte le regard. La figure est longue, le nez trop large, la mâchoire puissante.

Et malgré tout, ce visage n'a rien de répulsif, car un sourire extrêmement intelligent l'illumine, et la terrible et superbe dentition qu'il découvre perd sa signification carnassière dans l'expression de bonté répandue sur l'ensemble de cette étrange physionomie.

En se baissant du côté de Santix, dans le geste qui lui fait plonger les ongles dans la coquille supérieure de l'œuf, la subterraquée révèle à l'homme de la surface un organe inattendu qui surprend fort celui-ci : c'est, ayant sa base entre les omoplates, comme un second cou plus mince en arrière du premier et ne supportant aucune tête. Cela fait l'effet d'un monstre bicéphale qui aurait été amputé de la moins importante des deux têtes, et la vue de ce membre en apparence sans but ne laisse pas que de rendre rêveur l'ingénieur, dont elle déroute toutes les données en histoire naturelle.

Mais, il n'a pas le loisir de s'attarder à ces détails. La représentante du « beau sexe » parmi les hôtes des profondeurs terrestres a, d'un geste un peu brusque mais non entièrement dénué de grâce, enlevé la partie supérieure de la coque ovoïde et la pose à côté d'elle. Au fond du vaste récipient, paraît une sorte de bouillie ayant la demi-consistance d'une purée très légère.

En même temps, écartant ses ailes membraneuses, elle plonge la main dans un large sac de cuir qu'elle porte devant elle, accroché aux hanches.

Elle en retire une sorte de gobelet bas, à manche, qu'elle tend à Santix.

Celui-ci constate avec surprise que l'objet est taillé avec tant d'habileté dans un morceau de granit qu'il n'est, malgré sa lapidaire provenance, que d'un poids insignifiant. Il ne se méprend pas un instant sur sa destination et n'avait pas besoin de la leçon de chose que croit devoir lui donner la complaisante subterraquée.

Après lui avoir dit quelques mots d'une voix sonore de contralto qui n'a rien de désagréable, voyant qu'il ne comprend pas, elle tire de son sac un gobelet semblable, le plonge dans le liquide épais et le renverse dans sa large bouche avec un geste où ne peut plus engageant de satisfaction gastronomique.

L'ingénieur a tout de suite compris qu'il doit répondre à la politesse en imitant ce geste éminemment clair, et il le fait... non sans une assez vive appréhension.

Il est agréablement surpris de trouver à l'aliment un goût indécis mais supportable. Il est vrai que, depuis des mois qu'il est au régime du biscuit et des conserves, il n'a pas le palais difficile.

Seulement, comme il s'avise que ce n'est pas la nourriture qui manque aux explorateurs naufragés, mais bien l'eau, il se hâte de profiter des charitables dispositions de sa singulière hôtesse pour tenter de résoudre le problème de l'étanchement ultérieur de leur soif.

Il ne s'attarde pas en paroles vaines, et s'exprime à l'aide d'une mimique appropriée, la mimique étant, malgré son insuffisance, le seul langage universel.

Au jeu de physionomie qui lui répond, il ne doute pas qu'il ait été compris. Aussi obéit-il au geste de la « dame de céans » l'invitant à la suivre.

Sur ses pas — ce qui lui permet de remarquer que ses ailes ont pour origine l'épine dorsale, de chaque vertèbre de laquelle rayonnent, l'une à droite et l'autre à gauche, deux arêtes articulées adhérant à la membrane et la sous-tendant, et que ladite membrane a ses points extrêmes d'attache aux coudes et aux genoux — sur ses pas, il longe la muraille, pied de la voûte basse qui plafonne la grotte.

De distance en distance, la subterraquée s'arrête, écarte d'un geste très suffisamment féminin la nappe de sa rude chevelure et colle à la paroi du roc une oreille... qui n'a rien de la mignonne et mutine élégance des coquets appareils auditifs de la sémillante Parisienne.

Elle porte dans la main droite une sorte d'épieu très renflé à la partie postérieure, et que Santix reconnaît pour être une des courtes lances portetonnerre dont, à deux reprises déjà, il a vu sur les monstres de ces lieux les foudroyants effets.

Et il suit, fort intrigué.

Soudain, la subterraquée, après avoir un long moment attentivement écouté contre le roc, montre à son compagnon un point peu éloigné de la voûte, en ayant l'air de dire :

— C'est là!

— Quoi, là? se demande Santix.

Il ne tarde pas à savoir à quoi s'en tenir.

La jeune femme des Cavernes — car l'ingénieur la suppose jeune, au hasard, se rendant très bien compte qu'il ignore quels peuvent être, chez de tels individus, les signes de la jeunesse ou de la maturité — la subterraquée, donc, déplie ses ailes et s'élève jusqu'au point qu'elle a indiqué.

Santix remarque combien ces ailes sont peu développées, par rapport au volume du corps. Il a tout juste le temps de songer que la chose s'explique par la plus grande densité de l'air due à une pression bien plus considérable qu'à la surface de la terre, lorsqu'un éclair jaillit de l'épieu frappant la voûte, tandis qu'un coup sec de décharge électrique déchire l'atmosphère de la grotte.

Aussitôt, la femme oiseau vient retomber légèrement sur la plage, montrant à l'ingénieur stupéfait et charmé un mince filet d'eau fusant verticalement du point frappé.

Il court y emplir son gobelet de granit, qu'il n'avait pas pris le temps de déposer pour suivre plus vite sa bizarre hôtesse.

Il goûte. C'est de l'eau douce, naturellement à l'immuable température de ce singulier pays, mais excellente.

Il cherche un moyen d'exprimer à l'obligeante personne sa reconnaissance, et se trouve embarrassé, les signes conventionnels de l'Europe civilisée pouvant prêter, dans un monde si opposé, à des interprétations très différentes. Les marques de politesse d'un Arabe à l'issue d'un copieux repas ne deviennent-elles pas, de l'autre côté du détroit de Gibraltar, de cyniques et répugnantes malséances?

Santix, en sa prudence éclairée de voyageur,

ne trouve rien de mieux, à la place de mots qui seraient incompris et de gestes peut-être dangereux, que d'articuler les quatre syllabes de langage subterraqué qu'il a entendu prononcer avant le retour de la lumière, par le géant, et qu'il a compris être le nom de son étrange compagne :

— Miaouka!

Son succès est immédiat. Miaouka éclate de rire et bat des ailes, ce qui est évidemment sa manière d'exprimer sa satisfaction.

L'ingénieur, pour n'être pas en reste et n'ayant pas l'ombre d'ailes à sa disposition, se met à battre... des bras.

Miaouka, décidément enchantée, lui raconte un tas de choses... qu'il ne peut que supposer fort intéressantes. S'apercevant qu'elle perd sa peine, elle s'impatiente, fait une moue qui, parmi les siens, a peut-être la prétention d'être gracieuse, et gratte nerveusement le sol rocheux des longues griffes dont sont armés ses pieds.

Le geste manque évidemment de charme pour des humains... d'en haut, mais on ne peut nier que le sentiment qui l'inspire en soit bien féminin.

Mais Miaouka n'est pas subterraquée à s'attarder à de vaines démonstrations. Elle demeure un moment pensive, puis invite Santix du geste à la suivre.

Elle le reconduit à la niche où elle a trouvé endormi son actuel compagnon. Elle s'assied, drapée dans les plis épais de ses ailes et, d'un signe, enjoint à l'ingénieur de faire comme elle.

Alors, tournant vers elle-même le grand ongle de son pouce, elle dit :

— Miaouka.

Puis elle tourne la même griffe dans la direction de son interlocuteur.

L'interrogation est explicite. L'ingénieur se nomme.

Elle répète, satisfaite :

— Santix !... Santix !

C'est la leçon de subterraqué qui commence, au grand plaisir de notre explorateur qui prévoit l'utilité capitale de ce tour si naturellement donné à la première entrevue. Aussi se montre-t-il un élève aussi attentif qu'intelligent.

Mais toute la bonne volonté du singulier professeur, toute l'ardeur de l'élève, ne rendent pas pour celui-ci plus facile une prononciation rude, gutturale ou sifflante, ni moins pénible pour sa mémoire la trop indécise différence de bien des termes, tous basés, comme dans les langues primitives, sur l'harmonie imitative.

Santix comprend que ce mode d'initiation uniquement verbal multipliera les confusions au point de compromettre considérablement ses progrès, au risque surtout de lasser la patience de la maîtresse, écueil qu'il lui faut à tout prix éviter.

Il interrompt le cours et, faisant comprendre de son mieux, en mimant, qu'il va revenir, il court à la mappemonde d'acier, son logis d'explorateur, et en rapporte un crayon et du papier.

A sa grande joie, Miaouka l'a attendu et elle prend un plaisir extrême à lui voir tracer l'image calligraphiée des différents noms de choses dont elle lui a déjà meublé la mémoire.

Elle-même tire de son sac — véritable corne d'abondance — un carré de peau mince préparée de telle sorte qu'en y gravant des traits avec le bout de la griffe, celle-ci y produit — œuvre de caractère quelque peu infernal ! — des hiéroglyphes phosphorescents, visibles malgré la grande clarté du mystérieux jour sans foyer lumineux, et d'une fixité parfaite.

Santix admire.

Le langage rudimentaire des subterraqués est non seulement une langue parlée, mais aussi une langue écrite.

Il répète le mot, en écrit la prononciation et en copie scrupuleusement l'hiéroglyphe.

Miaouka, de son côté, copie l'écriture à côté du signe, sur son papyrus animal et satanique. De la sorte la leçon porte tous ses fruits et la maîtresse ailée en exprime sa joie par une gamme répétée de petits cris graves et nullement antiharmoniques.

Tout à coup, elle pousse un autre cri, de nature toute différente, rauque et violent, celui-là, en se jetant vivement de côté...

L'ingénieur, alarmé et surpris, lève les yeux et aperçoit, à cinquante pas, Séraphin Domais qui, le fusil épaulé, vise le groupe formé par lui et sa bizarre compagne.

— Ne tirez pas!... Quelle coupable folie vous prend?...

Il n'achève pas.

Le coup part, ébranlant les échos, et il porte la main à son épaule gauche.

La balle l'a frôlé, traçant un sillon sanglant dans sa chair et allant derrière lui, avant de s'écraser en explosant contre la muraille de granit, déchirer l'aile de la femme des cavernes.

Celle-ci lance à pleine voix — et quelle voix! — un appel, et prononce un mot qui est évidemment un nom :

— Fâàféflouck !

Aussitôt, de la surface noire et unie des eaux, surgit, immense, le corps du géant subterraqué, dont la basse profonde pousse un incomparable rugissement.

Avant que Santix se soit bien rendu compte de la personnalité de la colossale apparition, le gigantesque individu a bondi sur la grève, a arraché à Séraphin le fusil qu'il brise comme un fétu entre ses doigts, et saisi d'une seule main par le milieu du corps, le malheureux voyageur tombé à genoux, tendant des bras suppliants et poussant des clameurs d'épouvante.

Sous les yeux de Santix glacé d'horreur, le monstrueux géant enlève de terre sa proie et l'élève à bout de bras presque à toucher la voûte...

Plus de doute, il va précipiter sur le sol, d'une hauteur de près de sept mètres, le criminel imprudent qui jette des cris désespérés !...

Le misérable va être brisé, écrasé dans cette horrible chute justicière !...

Santix, affolé, supplie...

Sa faible voix est couverte alors par celle de Miaouka, et... Séraphin, tel une pantelante marionnette, reste suspendu, hurlant, au bout du bras immobilisé du géant, dont les ongles lui entrent dans les chairs.

Miaouka parle encore...

Alors, celui qu'elle a appelé Fâàféflouck pousse un éclat de rire à ébranler des montagnes, met l'infortuné fiancé de Mlle Hermance sur son avant-bras où celui-ci pend comme une loque, déploie ses vastes ailes, prend son vol vers l'ouverture de la caverne et plonge avec sa proie dans la mer d'encre !...

Et l'ingénieur, haletant, ne les voit pas reparaître!

Follement angoissé, suppliant, il se tourne vers Miaouka.

La femme subterraquée est debout, droite et rigide comme une statue...

Ses lèvres de marbre accusent un pli dur, ses prunelles sont fixes, l'arcade sourcilière, veuve de sourcils, est contractée.

Elle montre à Santix la déchirure humide et incolore de son aile dont un rameau articulé retombe brisé, puis la coulée de sang qui trace ses filets, rougeâtres ceux-ci, sur le bras de l'homme de la Surface...

D'une voix grondante, elle prononce majestueusement ce seul mot :

— Ilhyâôss!

Puis, lentement, un peu péniblement, elle s'envole et, à son tour, plonge dans la mer...

Santix se souvient, en frémissant, que de l'antique terme sanscrit *yaôs* est sorti le mot :

« JUSTICE ! »

(*A suivre.*) G. DE WAILLY.

FARA-LOUCK

Après des aventures et des déboires sans nombre, j'avais contracté un engagement de trois ans dans l'armée anglo-indienne.

C'était au plus fort de la guerre du Cap, les régiments étaient réduits à des effectifs ridicules et mon titre d'ingénieur, officier de réserve, dans l'armée française, me promettait un avancement rapide.

Le général commandant du haut Peudjab qu'en des jours plus heureux j'avais connu dans son somptueux palais de Lahore, m'avait facilité de son mieux cette transformation devenue nécessaire.

Je n'avais pas impunément vécu dans cette Inde ensorcelée et ensorcelante, et je sentais l'impérieux besoin d'une vie sobre et active seule capable de retremper les ressorts de mon être fatigué.

Le brave Alain Groubas, le seul de mes serviteurs resté fidèle dans l'infortune, pour ne pas se séparer de son maître, s'était enrôlé lui aussi.

C'était la plus grande preuve de dévouement que pût me donner ce Breton, forte tête et cœur chaud, qui n'aimait que modérément les Anglais et la discipline quelle qu'elle fût.

Il avait une façon de regarder les soldats de la reine qui souvent déjà avait provoqué des rixes graves.

C'est pourquoi j'avais choisi une compagnie créée depuis peu et composée pour les trois quarts d'Irlandais, frères de religion et de race d'Alain, mais tous mes calculs furent déjoués.

Celui-ci avait trouvé là une demi-douzaine de lascars de son espèces et ces « bleus » s'étaient mis à faire la loi dans la caserne et autour.

Huit mois plus tard et après une bagarre plus sérieuse où je m'étais trouvé mêlé, notre protecteur, le commandant en chef, jugea bon de nous faire changer d'air.

Je venais d'être nommé *warrant officer* (sergent) et avais hâte de quitter la voluptueuse Lahore et ses fumeries d'opium.

La section que je commandais fut envoyée aux extrêmes confins de l'Empire dans les gorges abruptes de l'Himalaya afghan.

Le poste de Kouch que j'allais garder avec vingt cinq hommes, se trouvait sur le terrain d'opérations du célèbre *dakut* (brigand) Fara-Louck qui avait échappé à toutes les poursuites jusqu'à ce jour.

Le pays était sauvage et la mission confiée difficile; mais en quelques mois j'avais pris en horreur la vie de garnison, les beuveries et les jeux brutaux de la soldatesque anglaise.

Quand nous arrivâmes à Rouch, la renommée d'Alain et de ses pairs irlandais nous y avait précédés, et mon collègue Humphry, que je venais relever me fit un accueil charmant.

Les hommes, au contraire, furent plus réservés, et il fut clair que ceux-ci n'entendaient pas quitter la place avant de nous tâter le muscle.

Le même soir, Alain Groubas déclarait à la chambrée qu'il y aurait du « grabuche » le lendemain.

Le lendemain dimanche, jour de repos absolu, Humphry, ne retenant que les soldats indispensables au service, fit désarmer les autres qu'il engagea à aller se promener, et chacun comprit...

Les deux bandes, Anglais d'un côté, Irlandais de l'autre, partirent à quelques minutes d'intervalle et dans des directions différentes.

De concert avec Humphry, nous avions choisi nos champions, mais je n'étais pas sans inquiétude sur le sort de mes hommes, fatigués par quinze jours de marche forcée.

J'étais resté au blockaus avec mon prédécesseur qui devait me transmettre le commandement dès le surlendemain.

Nous fîmes ensemble l'inventaire des vivres et des munitions, et, cette besogne achevée, nous attendîmes l'issue de la partie qui se jouait ailleurs.

Il était midi et nous prenions le café dans la chambre des officiers, lorsque le premier éclopé apparut.

C'était un grand diable d'Ecossais, gratifié par Alain d'un magistral coup de poing.

Il nous déclara, en essuyant d'un revers de sa main poilue, ses lèvres tuméfiées, que le Français était le plus franc compagnon qu'il eût rencontré de sa vie, et qu'il y avait plaisir à causer avec lui.

Ce début était heureux et me fit bien augurer de la suite.

En effet, un peu après, un de mes hommes, le visage bandé d'un mouchoir rougi, se présentait fier comme Artaban et nous annonçait que l'Irlande avait l'avantage sur toute la ligne.

La lutte, d'ailleurs, avait été courtoise, et les deux bandes, après cette connaissance faite à coups de poings, s'étaient fondues en une seule qui s'en était allée bras dessus bras dessous chantant à tue-tête.

Puis les nouvelles se succédèrent, apportées par des permissionnaires qui avaient lâché en route leurs camarades, dont l'excitation devenait inquiétante.

La bande, conduite par Alain, avait pénétré chez un musulman, où elle avait découvert un tonnelet de rhum contraire aux lois du prophète, et mis en perce aussitôt.

Rien de bien sérieux jusqu'ici, et nous en serions quittes pour quelques jours de consigne qu'on lèverait à la première occasion.

Cependant, l'heure avançait. Les retardataires, qui, d'après un règlement formel, devaient être de retour dès le soleil couché, ne paraissaient pas encore, et cette infraction à la discipline était grave dans une région où, dès l'ombre venue, chaque rocher cache un bandit embusqué. Quelques hommes rentrèrent encore, et le dernier nous annonça une chose plus grave encore.

Alain Goubras, décidément parti pour la gloire, venait d'apprendre que le fameux Fara-Louch se cachait aux environs, dans le village de Tehara, et avait proposé aux dix compagnons restés avec lui d'aller empoigner ce coquin.

Proposition acceptée aussitôt. La petite troupe marchait sur le village de Tehara où le bandit était signalé. Tehara est un hameau d'une centaine de mineurs exploitant, ou feignant d'exploiter, un gisement de rubis et de grenats, épuisé depuis longtemps.

En réalité, c'est un poste d'observation excellemment placé pour les coureurs de frontière.

ALAIN SAISIT LE POIGNARD DU BANDIT QU'IL LUI PLANTA DANS LA PANSE

Pendant le jour, les mineurs armés jusqu'aux dents grattent le sol, attendant la nuit propice à leurs opérations. Ainsi, nos hommes risquaient fort d'être mal reçus, et Humphry ne m'avait pas caché que la situation était critique :

— Ça se gâte. Votre Breton dépasse les bornes.

— Que faut-il faire? demandai-je.

— Partir tout de suite, et, si possible, rattraper ces écervelés que nous ramènerons à coups de cravache. L'Angleterre ne veut pas de complication en ce moment surtout, pas d'incident de frontière.

Cinq minutes plus tard, montés sur les petits chevaux de montagne qui grimpent comme des chèvres, nous allions grand train vers le village de Tehara, distant de trois mille environ.

Le soleil disparaissait, incendiant les glaciers d'Hadji Hole, lorsque nous atteignîmes le plateau sablonneux et bossué où le village de Tehara se cache parmi les dunes remuées par le vent.

Le paysage paraissait désert. Nul bruit, nul mouvement que le vol plané d'un aigle qui s'élevait là-haut comme pour dire adieu au soleil maintenant disparu.

— Est-ce que nos chenapans auraient changé d'avis ? demandait mon camarade Humphry.

Je n'eus pas le temps de répondre... Tout proche, derrière une butte de sable, des cris et des coups de feu éclatèrent, et nous piquâmes des deux.

Arrivés au faîte de la dune, nous aperçûmes nos compagnons entourés par une cinquantaine d'Afghans à mine rébarbative.

Nos hommes dégrisés par le péril et sans armes, tout en faisant face de leur mieux à ceux qu'ils étaient venus sottement provoquer, battaient en retraite et deux d'entre eux s'efforçaient de ramener en arrière le terrible Alain qui, lui, n'entendait pas de cette oreille.

Brusquement, le Breton s'élança, saisit le poignard d'un bandit qu'il lui planta dans la panse.

Ce geste, aussitôt imité, fut le signal d'une mêlée générale au milieu de laquelle nous nous jetâmes à notre tour, distribuant coups de sabre et coups de revolvers.

Nous allions succomber sous le nombre, lorsque soudain, sans raison ni cause, l'ennemi se débanda... sans que nous songions à le poursuivre.

Ce n'est que le lendemain que nous eûmes l'explication de cette panique.

Fara-Louck, qui accourait au secours des siens, avait été atteint, tué raide par une de nos balles de revolver.

Cette balle perdue, que Humphry réclamait comme sienne, avait suffi pour nous tirer d'un mauvais pas ; et j'abandonnai sans peine à mon camarade l'honneur de cette victoire fortuite.

X. CHARLY.

Le Maître du Mystère

Par le Captain HIDDEN

XIII

LE BAPTÊME ROUGE (*Suite*)

Des Français, savants, ingénieurs, marins, réunis en société, construisent dans l'île Logodee, mise à leur disposition par le gouvernement, un appareil mystérieux. Cet appareil doit avoir une puissance colossale et donnera au pays une force telle qu'il sera le maître de ce mystère qu'est l'avenir... Des nations étrangères, naturellement inquiètes, cherchent à surprendre le secret du chantier où l'appareil se construit.

Le commandant Robert prend alors toutes les mesures nécessaires pour faire face aux nouvelles attaques dirigées contre le chantier. Il adresse au commandant Sirdans une lettre que Marius est chargé de porter. Celui-ci est arrêté et écroué, mais il parvient à s'échapper d'un ballon et revient dans l'île française.

Le commandant Robert renvoie à Jersey l'officier anglais capturé après le naufrage du ballon. Ne désespérant pas de connaître le secret du chantier, c'est le cousin du commandant que l'on entreprend. Henri Marchal cède, livre une partie de tout. Mais se ressaisit et cherche à se venger il va faire sauter les ballons ennemis, les bateaux que l'on prépare, et n'échappe à une poursuite que par miracle. Le Maître du Mystère *se met en marche et se trouve à la hauteur de Gibraltar attaqué par la flotte anglaise.*

Il allait l'atteindre quand tout à coup, la communication fut brusquement interrompue.

— Oh ! — fit le lieutenant, — qu'est-ce que cela signifie ?... Qui donc a pu se placer entre nous ?

Il appuya plusieurs fois sur la manette d'appel.

Aucune réponse.

Le courant était bien interrompu, et son appel lui revenait, causant du trouble dans l'appareil.

Barillet comprit immédiatement ce qui avait dû se produire.

— Un corps métallique est placé entre nous et l'*Espoir*. Ce corps ne peut être qu'un torpilleur.

Mahurec presque aussitôt, fit entendre un grognement :

— Oui...

Il venait lui, à la lucarne de cristal, d'apercevoir le torpilleur, s'avançant en quête dans la nuit, comme un squale.

Ce torpilleur marchait sans feux.

— Stop ! — commanda Barillet.

La *Mouche* s'arrêta.

Tout à coup le torpilleur envoya un jet de lumière...

La *Mouche* se trouva dans le faisceau lumineux.

— Il nous a senti, — dit Barillet — et maintenant il nous voit.

« Je crois que nous allons avoir à subir une nouvelle attaque...

En effet... il n'y avait pas à douter.

Le torpilleur se prépara comme s'il s'élançait, il sembla prendre son élan, ou viser pour lancer une torpille.

Vraiment, la *Mouche* désarmée et mutilée ne pouvait pas manœuvrer, se trouvait à sa merci.

Quelques secondes encore et le coup d'éperon, la torpille enverrait la *Mouche* rejoindre sa victime.

— Mes amis, — dit le lieutenant froidement — je crois que nous pouvons nous dire adieu et recommander notre âme au père Eternel.

Sans trouble, les matelots levèrent leur béret, saluèrent le lieutenant, se serrèrent la main, et chacun dit tout bas la prière dont il se souvenait.

Ils attendirent tranquillement la mort.

Ce ne fut pas long.

Un grognement joyeux de Mahurec toujours à son miradou, les fit tressaillir.

— Bravo ! — cria le matelot qui ne parlait que dans les grandes occasions, — Bravo ! nous sommes sauvés !

Presque en même temps, le timbre de l'appareil électrique annonça que les communications étaient rétablies.

Et sur le cadran, le lieutenant put lire :

— Arrivez donc, dépêchez-vous !

— J'arrive, — répondit le lieutenant.

Et il demanda en même temps à Mahurec :

— Que s'est-il passé ?...

— *Maître du Mystère* a marché.

— Ah !

— Oui, il a vu que nous étions bloqués par ce torpilleur, et en un clin d'œil, il a fait à celui-ci ce qu'il espèrait nous faire.

« Et l'a envoyé au fond de l'eau.

— Bravo ! — fit le lieutenant.

— Bravo ! crièrent les matelots.

Mais aussitôt, le souvenir des malheureux hommes qui mouraient impitoyablement en ce moment dans leur cercueil d'acier, le frappa.

— Pauvres gens ! — fit le lieutenant — Dieu ait pitié d'eux...

Les matelots de nouveau saluèrent.

Puis on se remit en marche.

Peu après, la *Mouche* désemparée abordait l'*Espoir* et s'y faisait arrimer.

Au moment où la *Mouche* arrivait à fleur d'eau, le vent commençait à souffler et le brouillard épais se dispersait rapidement, s'évanouissait comme de la fumée dans un courant d'air.

Tout à coup le jour se fit, le soleil apparut clair, radieux, éblouissant soleil d'Afrique.

Et à cette clarté, le commandant Robert put apercevoir qu'il était entouré par la flotte anglaise et cerné absolument.

Sur son banc de quart, le commandant Robert Marchal se tenait très calme, maître de lui, et légèrement souriant.

Cependant son visage était un peu pâle.

Cette pâleur, d'ailleurs, s'expliquait facilement.

On n'a pas la responsabilité de tant d'existences humaines, sans en ressentir fortement le poids, et sans, tout maître qu'on soit de soi-même, éprouver une émotion.

Et cette pâleur augmentait la lueur de ses yeux.

Ses hommes le regardaient, cherchaient à lire sur son visage la sensation de son âme.

Ils voyaient le danger dans lequel ils se trouvaient engagés, et dont ils ne pourraient sortir que par miracle.

Et ils cherchaient sur la figure du commandant, à lire comme la prophétie de ce qui allait survenir.

En voyant le commandant sourire dans sa pâleur, l'équipage se dit :

— Ça va chauffer... mais ça va bien marcher.

« La danse va être bruyante, mais gaie.

Et chacun demeura à son poste, sans crainte, et plein de confiance.

Quand le dernier flocon de brouillard se fut dissipé, on put apercevoir les bateaux anglais.

Il y en avait partout.

— Les maladroits, — fit le commandant — les maladroits, leur manœuvre trop précise est notre salut.

En effet, les bateaux anglais se trouvaient placés de telle sorte, qu'ils ne pouvaient tirer sans risquer chacun de toucher un compagnon.

L'*Espoir* qu'on croyait prendre, se trouvait entre deux croiseurs à tribord, deux à bâbord. Deux destroyers se tenaient à l'arrière et deux autres marchaient en avant, ayant démasqué leur batterie de retraite, dont ils ne pouvaient se servir, de même que ceux de l'arrière avaient appareillé leur batterie de chasse qui ne pouvait faire feu sans commettre la plus grande des imprudences.

— Bon, — fit le commandant Robert — si nous marchons comme cela, nous ne courons aucun risque.

« Nous avons l'air d'être entourés par une escadre qui nous rend les honneurs.

Il continua à faire marcher l'*Espoir* à petite allure, voulant se maintenir le plus longtemps possible dans cette position avantageuse.

Tout à coup, du vaisseau de tribord qui portait le pavillon amiral, se détacha une chaloupe à vapeur.

— En quoi est-elle, bois ou fer ? — demanda le commandant, tout en regardant lui-même dans une jumelle.

— En acier, — lui répondit-on.

— Parfait, nous allons rire...

Et il ordonna :

— Armez le canot en aluminium.

Le lieutenant Barillet, depuis un moment, se trouvait près de lui, et lui rendait compte de sa mission, lui disait quelle était l'avarie de la *Mouche*, et lui racontait le drame qui s'était déroulé au fond de l'eau.

— C'est la première fois au monde, — déclara le commandant — qu'une bataille navale se livre dans ces conditions, sous les flots.

« Elle devait avoir lieu naturellement entre la France et l'Angleterre.

« Et c'est la gloire du *Maître du Mystère* d'en avoir été le premier acteur.

Puis se tournant vers ses hommes, à haute voix il dit :

— Mes garçons, ça va très bien pour nous jusqu'à présent, nous n'avons qu'une avarie, une hélice de la *Mouche* de cassée.

« Mais il y a au fond de la mer, deux torpilleurs anglais.

— Vive la France ! — cria l'équipage enthousiasmé.

En ce moment, toute pitié avait disparu du cœur des hommes.

Ils se trouvaient eux-mêmes, en face d'ennemis redoutables, qui certainement n'allaient pas les ménager, et qui se préparaient à les capter ou à les détruire sans miséricorde.

C'était la vraie lutte pour la vie qui allait commencer, et dans ces situations, il n'y a guère de temps pour le sentiment et la sentimentalité.

Il faut taper le plus fort possible.

— Barillet, — demanda le commandant — vous n'êtes pas trop fatigué de votre long séjour dans la *Mouche ?*

— Mais pas du tout, commandant, je suis prêt à exécuter tous vos ordres.

— Bien... alors descendez avec deux hommes, un électricien et un matelot dans le *Bouchon*, et allez au-devant du petit vapeur anglais.

« Seulement attendez que nous nous soyons un peu amusés avec lui.

« Je vous enverrai le signal pour aller lui demander ce qu'il veut.

— Bien, commandant.

En descendant le lieutenant Barillet désigna un mécanicien et appela Marius.

— Embarquons, mes gars, — fit-il.

Trois minutes après, Barillet et ses deux hommes prenaient place dans le petit appareil qui, allant sur l'eau, s'appelait bateau, et qui ne ressemblait en rien à tous les bateaux connus jusqu'ici.

Il pouvait avoir trois mètres de long, et la forme de la coque disparaissait dans l'eau, seul, se montrait le dessus du pont, percé de trois trous, par où sortaient les têtes des hommes, Mathieu à l'avant, le mécanicien au milieu et Barillet à la barre.

Le pont avait l'air d'un large bouchon de pêche, d'où le nom du bateau, surmonté d'une tige de cuivre muni de diverses antennes de cuivre également.

Le *Bouchon* dansait, flottait, glissait, virait sur l'eau absolument comme un morceau de liège sur une rivière.

Les hommes se serraient avec une ceinture de cuir qui formait un tablier assez vaste, bouchant le trou dans lequel ils passaient, de sorte que l'eau ne pouvait entrer dans le bouchon qui demeurait absolument étanche et insubmersible.

Le *Bouchon* se tint donc ainsi appareillé près de l'*Espoir*.

Le petit vapeur anglais s'avançait.

Maintenant on voyait à bord, entre les marins, quelques fusiliers et un officier en tenue.

Il s'avançait à toute vapeur dans la direction de l'*Espoir*.

Le commandant Robert le regardait venir.

Il cria :

— Mathieu, tu as la pompe ?

— Oui, commandant.

— Attention...

— Attention, — répéta Mathieu qui se trouvait dans la mâture ayant devant lui, dans sa tourelle, une sorte de petit canon de cuivre qu'il manœuvrait facilement au moyen de manettes en bois.

Quand le bateau anglais fut à la distance jugée convenable par le commandant, celui-ci ordonna à Mathieu :

— Joue du positif.

— Positif... répéta Mathieu.

Et un jet lumineux partit de la tige qu'il manœuvrait.

Le petit vapeur tout à coup stoppa... ou plutôt se mit à battre l'eau presque sur place malgré les efforts du chauffeur bourrant le foyer, malgré les coups de barre de l'officier, ne comprenant rien à cet arrêt.

— Envoie du négatif, à présent — commanda Robert Marchal.

— Négatif — répéta Mathieu, dans sa lune.

Un nouveau jet de lumière partit de son appareil.

Cette fois, le petit vapeur sembla affolé et tournoya, vira, comme une paille dans un tourbillon, aux grands éclats de rire de tout l'équipage de l'*Espoir*.

Dans cet affolement, l'officier surpris, donna des coups de barre maladroits et fit embarquer de l'eau, qui vint le mouiller et le tremper dans son bel uniforme.

Ce fut un miracle, si le bateau ne chavira pas, dans ce désordre...

A bord du bateau français, on riait de l'effarement des Anglais.

On se rappelait la scène qui eut lieu dernièrement, dans les mêmes conditions, où les officiers anglais, les matelots, sur le pont du torpilleur, s'étaient vus obligés de danser le cake-walk et de tomber à l'eau, pour échapper aux effluves électriques que leur envoyait l'*Espoir*.

A présent, sur l'ordre du commandant Robert, Mathieu envoyait du courant négatif ou positif, et le petit bateau dansait, avançait, reculait, selon la fantaisie du *Maître du Mystère*.

Pendant ce temps, tout doucement, le *Bouchon* évoluait.

— Allez leur demander ce qu'ils veulent — dit le commandant Robert à Barillet.

Le lieutenant avait alors mis en action son moteur.

Le moteur était, bien entendu, électrique.

Il réceptait au moyen de son mât et de ses antennes de cuivre, les ondes que lui envoyait l'*Espoir*, et pouvait ainsi marcher de façon inépuisable, sans avoir à bord, le poids lourd et l'encombrement des accumulateurs.

Le *Bouchon*, en outre, tout en aluminium, était par là même peu sensible, pour ainsi dire pas, aux courants électriques que Mathieu dégageait de sa lune.

Le *Bouchon*, très à son aise, au grand étonnement des Anglais, s'approcha du petit vapeur, qui dansait toujours la sarabande.

— Vous veniez — demanda le lieutenant à l'officier — vous veniez, sans aucun doute, à bord de l'*Espoir*.

— Parfaitement.

— Dans quel but?

L'officier anglais, comprenant que les Français qui se jouaient ainsi de lui, devaient avoir d'autres moyens de défense redoutable, n'osait plus faire part de sa mission.

Cependant, il avait reçu un ordre, il devait l'exécuter quand même.

Alors, il répondit à Barillet :

— Je viens de la part de l'amiral Humaning, donner l'ordre au commandant Robert de se rendre.

Le lieutenant Barillet très calme, répondit :

— Je vais transmettre cet ordre à mon chef...

« Mais, je dois vous dire d'avance, que le commandant Robert n'acceptera pas cette proposition.

« Il ne se rendra jamais.

Puis il fit virer son petit bateau. Peu après, il accostait et il rendait compte à son chef des paroles de l'officier anglais.

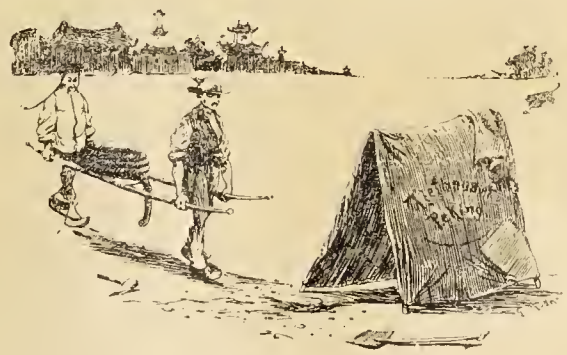
Le commandant Robert partit d'un éclat de rire.

CAPTAIN HIDDEN.

(*A suivre.*)

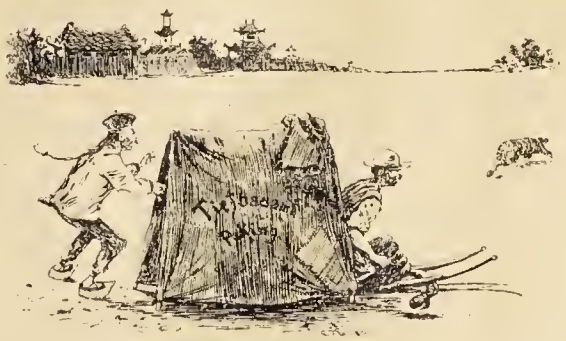
Les grandes chasses pour rire

Comment on chasse le tigre

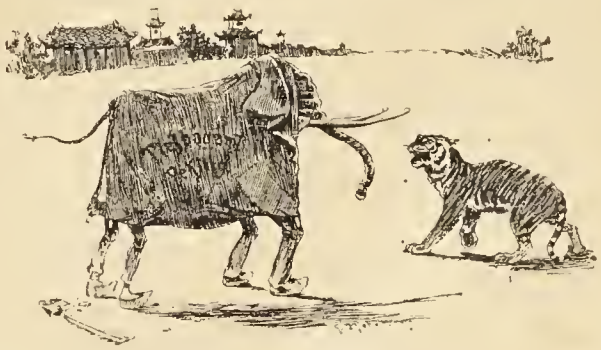


DEUX COOLIES CHINOIS TRANSPORTAIENT UN CORDAGE SUR UN BRANCARD.

AU LOIN APPARAIT UN TIGRE A JEUN. LES COOLIES CHERCHENT UN REFUGE DANS UNE TENTE.



LA, IL LEUR VINT UNE IDÉE : LA TENTE FERAIT LE CORPS, LE BRANCARD LES DÉFENSES, LE CABLE LA TROMPE, ET LA NATTE LA QUEUE...



D'UN ÉLÉPHANT... ET LE TIGRE, EFFRAYÉ PAR SON ENNEMI HEUREUX, FUT CHASSÉ !

JAMES LE ROUGE

Comme lord Harry Faverley, baronnet et membre de la Chambre des pairs, remontait sur le pont de son second yacht de plaisance *Gladness* (La Joie), un canot monté par un midshipman de la marine royale abordait à la coupée de bâbord.

Lestement, le jeune officier grimpa l'escalier qui avait été abaissé, salua le commandant et, se découvrant devant le lord avec une courtoisie grave, lui tendit une enveloppe portant les cachets mi-rouge et mi-bleu de l'Amirauté.

Non sans quelque surprise, lord Faverley saisit le message, l'ouvrit rapidement et soudain, blême comme un mort, porta la main à son cœur avec une plainte étouffée et chancela.

Georges Folstown, le commandant, qui s'était éloigné par discrétion, se rapprocha vivement, mais déjà le noble lord s'était ressaisi et d'un geste l'arrêtait.

Quoique très pâle encore et agité d'un tremblement nerveux qu'il ne parvenait pas à dissimuler entièrement, il s'inclina légèrement vers le jeune officier qui, devant lui, immobile, attendait.

— Je vous remercie, monsieur, de la rapidité avec laquelle vous vous êtes rendu auprès de moi, et notre port écossais d'Aberdeen est plus accoutumé de recevoir des capitaines marchands que des officiers de Sa Très Gracieuse Majesté.

Vous voudrez aussi transmettre à Son Excellence le lord Gouverneur l'expression de toute ma haute gratitude. Dites-lui que je le remercie du fond du cœur, mais que je me charge seul de ce qu'il y a à faire. Il me connaît et saura ce que cela veut dire.

Et un rayon d'énergie surhumaine illumina la face blanche du lord.

— Mais n'avez-vous pas un autre pli à me remettre?

— Le voici.

— Merci. Me ferez-vous l'honneur de visiter mon bâtiment ?

— Impossible, mylord. Un train spécial chauffe pour moi et, ajouta-t-il avec une tristesse dans la voix, je pense que vous devez avoir hâte de me voir partir.

— Vous êtes un brave cœur, monsieur, et je vous sais gré de vos généreuses paroles. Allez donc et que Dieu *nous* garde.

Penché sur le bastingage, lord Faverley regardait le canot s'enfoncer dans la brume naissante du soir et son dos avait des mouvements convulsifs comme s'il avait réprimé des sanglots.

Enfin il redressa sa haute taille, fit signe à son commandant, et les deux hommes descendirent à la cabine du lord.

Là, il tendit à Georges Folstown le papier qu'il venait de recevoir et cet homme fort, énergique entre tous, s'écroula sur un fauteuil et, la tête entre les mains, sanglota éperdument.

George jeta les yeux sur la dépêche fatale ; à son tour il poussa un rugissement de douleur et de colère, puis lentement, à voix haute, il relut :

— *Yacht Robur enlevé avec lady Faverley et miss Elen. — A été armé en guerre. — Nombreux actes de piraterie accomplis. — Soupçons se portent sur le second.*

— Lady Faverley et Elen enlevées... à bord d'un bateau pirate, votre femme et ma fian... votre fille! bégaya l'officier.

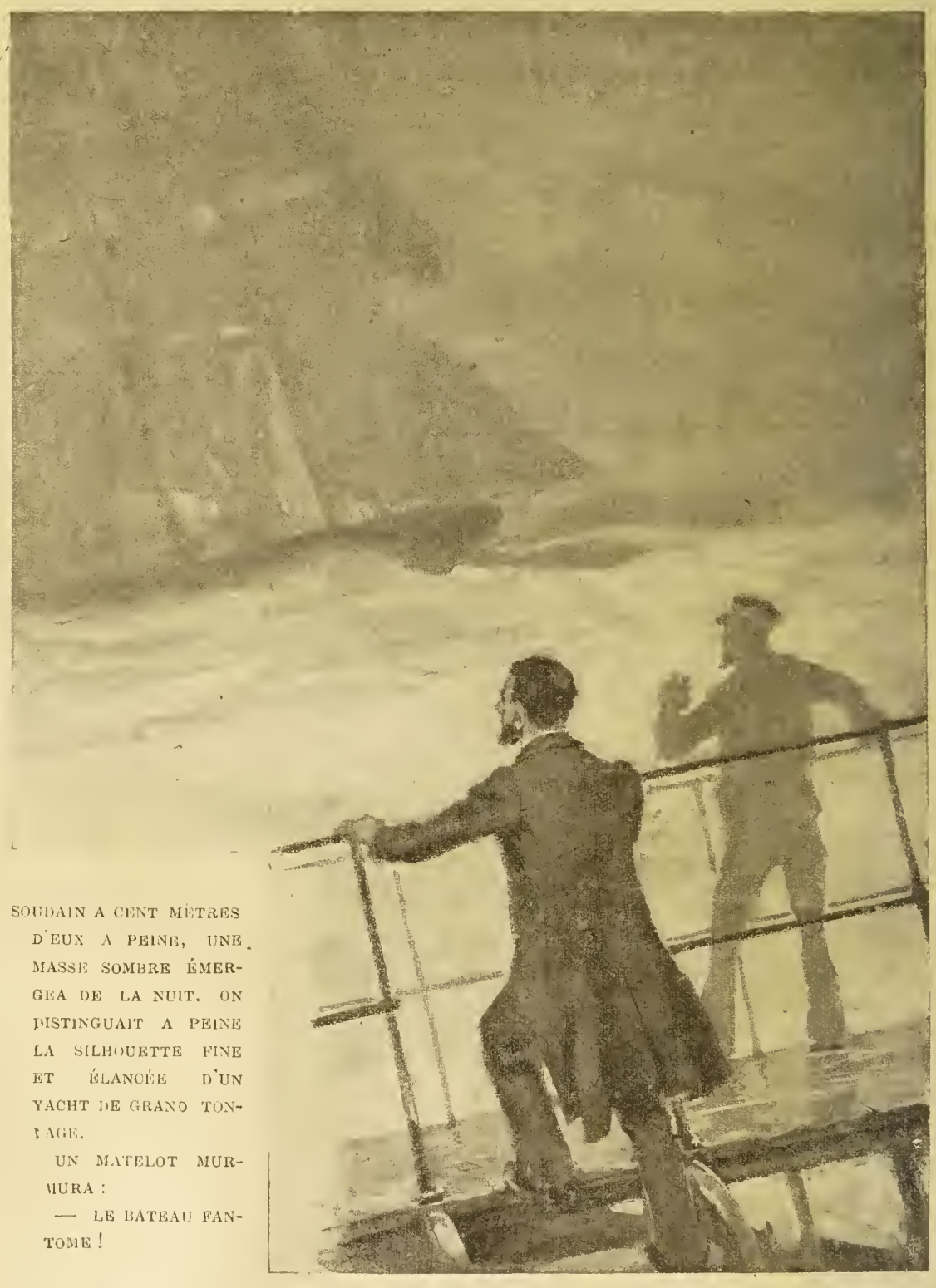
— Ne vous reprenez pas, mon ami, vous avez le droit de dire votre fiancée en parlant d'Elen et il vous faut la conquérir doublement à cette heure.

— Mais enfin, c'est fou, ma tête se perd. De nos jours un navire de plaisance enlevé en plein jour, armé en guerre, se transformant en pirate, mais c'est chose impossible !

— Non, c'est vrai. Et voici tous les détails que sir Humphrey, le lord chef de l'Amirauté et mon ami, m'envoie. Ne pleurons plus, oublions notre faiblesse de tout à l'heure, il faut agir.

Lord Faverley et George Folstown s'étaient levés, une flamme d'énergie aux yeux.

— Voici, en résumé, ce que contient le rapport du gouverneur d'Australie à sir Humphrey.



SOUDAIN A CENT MÈTRES D'EUX A PEINE, UNE MASSE SOMBRE ÉMERGEA DE LA NUIT. ON DISTINGUAIT A PEINE LA SILHOUETTE FINE ET ÉLANCÉE D'UN YACHT DE GRAND TONNAGE.

UN MATELOT MURMURA :

— LE BATEAU FANTOME !

Comme vous le savez, mon cher George, rappelé pour mon élection en Angleterre, j'avais laissé ma femme et ma fille continuer leur croisière en Océanie et j'avais passé le commandement du *Robur* à James, le second.

— Celui que la couleur de ses cheveux avait fait surnommer James le Rouge?

— Justement.

— Excellent marin, mais mauvaise tête.

— Ce que vous ignorez, c'est qu'il m'avait semblé que James avait... levé les yeux sur... ma fille.

— Sur Elen! rugit Folstown, les poings serrés, les lèvres frémissantes.

— Calmez-vous, je vous en supplie. Avant mon départ, j'admonestai sérieusement mon second. Je lui dis que je trouvais son attitude déplacée. Il protesta contre mes insinuations de façon telle que je crus m'être trompé ; d'ailleurs, d'un ton rogue et froissé, il m'informa que, sitôt mon retour, il quitterait mon bord, me donnant ainsi sa démission.

— Que ne l'avez-vous acceptée de suite !

— Et je me souviens fort bien maintenant que lorsque je quittai mon bord, après avoir tendrement embrassé ma femme et ma fille, le regard de James me suivit longuement. Je ne voyais pas ses yeux, mais je les sentais peser étrangement, lourdement sur moi.

La suite est en peu de mots expliquée dans ce rapport, et lord Faverley feuilletait fiévreusement les papiers épars devant lui.

... Le *Robur*, le lendemain de mon départ, quittait Melbourne, touchait Auckland en Nouvelle-Zélande, effleurait les îles Kermadec, l'archipel de l'Union, les îles Marshall, Hawaï, Honoloulou et abordait San-Francisco.

Là, James achetait deux canons en acier à longue portée, quatre hotchkiss, des fusils et des revolvers de précision, des armes blanches, puis quittant les eaux américaines piquait droit sur l'Australie et s'embossait dans une crique à

trente milles de Perth sur la côte occidentale.

Lá, James, on l'a su depuis, fit peindre le *Robur*, qui était tout blanc, en couleur de guerre, ce gris-bleu dont l'Amirauté fait recouvrir toutes ses flottes en temps d'hostilités.

Puis, un matin, de toute la vitesse de ses turbines, mon beau navire de plaisance, armé comme un forban, s'est enfoncé dans l'océan Indien...

Ici la voix de lord Faverley s'altéra.

— Depuis on ne l'a plus revu.

Personne, même pendant les escales à travers l'archipel océanien, n'a aperçu ma femme ni ma fille.

Par contre, on a signalé les disparitions de divers petits navires marchands. Elles eussent été mises sur le compte des typhons ou des cyclones fréquents dans ces parages, si dans une épave fracassée on n'avait un jour retrouvé un culot d'obus, portant la marque d'une usine métallurgique de San-Francisco. C'est ainsi qu'après recherche, on a pu établir la filière des événements.

Lord Faverley se leva avec violence.

— Mon yacht devenu un bateau pirate!

Ma femme, ma fille...

— Ma fiancée!

— La proie de ces bandits! Ah, par Dieu qui nous entend! tout le sang de cet homme ne suffira pas à payer...

Capitaine!

Et la voix de lord Faverley s'était raffermie et sonnait dure et métallique, Ce n'était plus l'ami, mais le chef qui parlait.

—Vous allez descendre á terre faire les achats nécessaires, je vous ouvre un crédit illimité; sous cinq jours, que ce navire soit armé... comme le *Robur*, canons, á longue portée, hotchkiss, armes; qu'il soit peint en guerre, lui aussi et... ah! j'oubliais, vous ferez gratter les lettres de poupe, à partir d'aujourd'hui mon navire ne s'appelle plus *Gladness* (La Joie) mais bien *Revenge* (La Vengeance).

Vous m'avez compris. Désormais vous êtes le seul maître à bord et je vous obéirai comme le premier de mes matelots. A vous de chercher et de rejoindre le pirate, à vous de me rendre ma femme, à vous de reprendre votre fiancée... s'il est temps encore.

Et, maintenant, que Dieu nous garde!

Roide, immobile, semblant la statue même de la Haine et de la Volonté, Folstown avait écouté. Il salua militairement et, sans mot dire, sortit.

Huit jours après le *Revenge* filait à toute vapeur vers l'Océan Indien. Deux canons jumelés allongeaient leur col d'acier à l'avant. L'équipage, composé exclusivement d'hommes nés sur les terres de lord Faverley et entièrement dévoués à leur maître, avait été renforcé d'anciens artilleurs de marine réputés comme pointeurs et engagés à haut prix. Les matelots savaient d'ailleurs à quoi s'en tenir et étaient prêts à mourir jusqu'au dernier pour leur bonne dame de Faverley.

. . . . . .

Depuis un mois le *Revenge* croisait aux environs de Bornéo où l'on ne faisait que s'entretenir de la disparition de deux goélettes marchandes, dont, à huit jours d'intervalle, la mer avait rejeté des débris dont quelques-uns semblaient avoir été tordus et déchiquetés sous l'effet d'un explosif puissant.

George Folstown avait fouillé toutes les criques, toutes les anses, avait croisé jour et nuit au long des côtes ou en haute mer, aucun indice n'avait été relevé.

Ce soir-là, il avait remis le commandement à son second Wilson, mais n'était pas descendu dans sa cabine à cause du temps devenu brusquement incertain.

Vers cinq heures du soir, le jour s'était comme voilé, une vapeur grisâtre s'était élevée au-dessus des flots, et sur la mer, devenue d'huile et qui clapotait avec un bruit lourd et lugubre, le grand yacht glissait comme enveloppé d'un voile de brume.

Sur un ordre du capitaine, le *Revenge* stoppa, les feux de position réglementaires étaient seuls allumés, mais la cloche du bord ne sonnait pas comme elle eût dû le faire par ce temps de brouillard.

Lord Faverley et George Folstown, accoudés sur le bastingage, contemplaient sans mot dire cette mer sinistre; un malaise les étreignait, les tenait angoissés par ce silence de mort et cette buée chaude et humide qui les enveloppait.

Soudain, à cent mètres d'eux à peine, une masse sombre émergea de la nuit. On distinguait à peine la silhouette fine et élancée d'un yacht de grand tonnage.

Brusquement le lord saisit le bras de George et il sentit que, comme lui, ce dernier était agité de tremblement convulsif.

— *Lui!* murmura-t-il.

— *Peut-être!...*

A ce moment, dans le brouillard une voix rude et gutturale cria un ordre. Dans cette atmosphère humide, les paroles arrivaient étrangement claires.

— Lui, c'est lui, James le Rouge! clama George Folstown.

Il se rua sur le porte-voix.

— Tout le monde sur le pont! Branle-bas de combat! La barre à bâbord toute! Amenez!

Le pont semble se peupler de fantômes. Dérivant sur lui-même, le *Revenge* se place perpendiculaire au navire qui, dans la grisaille, semble fantomal et le menace de ses deux canons d'avant dont l'un est chargé d'un obus et l'autre à mitraille.

Le *Robur* — si c'était lui — semblait demeurer immobile et l'on distinguait à peine sa silhouette indécise.

Un matelot murmura :

— Le bateau fantôme!

Et une crainte mystérieuse planait sur le *Revenge*.

Arrachant le porte-voix des mains de son capitaine, lord Faverley clama.

— Ho! du *Robur!* stoppez et laissez arriver. Par Dieu, qui m'entend, j'ai reconnu ta voix, James, et si tu n'obéis à l'instant, je te conle toi et ton navire.

Il ne fut rien répondu; un coup de sifflet strident seul se fit entendre et la silhouette du navire sembla décroître dans l'ombre.

George Folstown commanda :

— Canonniers...

A ce moment, dans la nuit, une voix d'enfant cria :

— Papa! papa!!

Lord Faverley bondit.

— Ne tirez pas, hurla-t-il, ne tirez pas, c'est ma fille!

Un éclat de rire railleur — tels ceux qu'on prête à Satan — strida dans la nuit et, sans bruit, le *Robur* s'enfonça dans la brume et disparut.

A bord du *Revenge* un silence de mort planait. Immobiles, hagards, figés dans une même pensée d'épouvante, le lord et le capitaine s'étreignaient les mains.

Puis, sur un geste de celui-ci, le second modula quelques coups de sifflet, les matelots disparurent, sauf ceux de quart, l'hélice tourbillonna dans le flot lourd et le yacht fila, mais lentement, à la poursuite de son adversaire.

A ce moment le père murmura :

— Pardon de vous avoir empêché de commander le feu, mais à la pensée que j'allais peut-être tuer moi-même ma femme, ma fille, mon Elen ou plutôt notre Elen... ah! je n'ai pas pu!

Douloureusement George Folstown secoua la tête.

— J'en eusse fait autant, et plus bas il ajouta : Peut-être vaudrait-il mieux pourtant qu'elles soient mortes!

. . . . . .

La poursuite reprit le lendemain plus âpre et plus acharnée; durant huit jours lord Faverley fouille l'Océan. A l'horizon désert, rien n'apparaissait.

Le neuvième jour la vigie cria :

— A tribord, épave en mer.

C'était une caisse noire, à la peinture toute fraiche, surmontée d'un petit drapeau écarlate, avec cette inscription :

JAMES LE ROUGE A SIR HARRY FAVERLEY

La caisse, transportée dans la cabine du capitaine, fut ouverte.

Elle contenait deux magnifiques chevelures, l'une blonde et qui resplendissait comme une couche d'or mat, l'autre brune, striée de fils d'argent.

Deux photographies représentant lady Faverley et miss Hélène; au bas de chaque, des mots que l'on eût dit écrits avec du sang :

Tu ne les reverras jamais.

Puis une lettre adressée collectivement à lord Faverley et á George Folstown et ainsi conçue :

« Moi, James le Rouge, je vous hais tous les deux; toi, lord, parce que tu m'as refusé ta fille; toi, capitaine, parce que tu oses aimer qui j'aime.

« A jamais je vous jette dans la honte, la femme de l'un est mon otage, la fiancée de l'autre sera ma femme à moi pirate, bandit mis hors la loi.

« C'est ainsi que se venge James le Rouge.

« JAMES.

« *P.-S.* — Un typhon se prépare, Folstown est trop bon marin pour me contredire.

« Dans la nuit ouvrez vos âmes à l'épouvante et vos yeux à la vision suprême, car peut-être verrez-vous pour la dernière fois celles que vous cherchez. »

Livides, frémissants, les deux hommes se regardèrent, muets d'épouvante.

George le premier rompit le silence.

— Il faut en finir. Ce misérable croit que, comme la dernière fois, nous n'oserons pas tirer. Mieux vaut la mort pour tous que la honte.

Elen, la femme de ce bandit, ah! malédiction!

— Vous avez raison, George, tout excepté cela.

On fit venir le chef mécanicien et les artilleurs, de brèves instructions furent échangées, puis le lord et le capitaine remontèrent sur le pont.

Les prédictions de James le Rouge étaient en train de se réaliser.

Le ciel était livide; à hauteur de la moitié de l'horizon, un énorme nuage plombé s'étendait rapidement, et au-dessous de lui la mer, noire comme de l'ombre, clapotait sourdement et ses vagues, courtes, se couronnaient de crêtes blanches.

Des commandements rapides s'échangèrent, tout ce qui pouvait donner prise au vent fut enlevé, le pont déserté et le *Revenge* courut sur les flots sinistres à l'aide de ses seules hélices.

Maintenant c'était la nuit et le silence, par places la mer s'allumait de phosphorescences sinistres; soudain un éclair large stria d'une large lueur blanche la nuée.

Lord Faverley poussa un cri.

— Lui!

A la lueur rapide de l'éclair, quelques encâblures en avant du navire, s'était montrée la silhouette fine et élégante du *Robur*.

Puis tout retomba dans l'ombre. Le capitaine échangea quelques mots avec son second qui disparut. Un instant après le pont se garnit d'hommes armés qui se dissimulèrent au long du bastingage, les canonniers étaient à leurs pièces, d'avance pointées, et l'hélice précipita son mouvement, laissant derrière elle, sur les flots noirs, une large traînée de lumière.

Des minutes se passèrent, puis un second éclair troua la nue. Le *Robur* se dessina en avant du *Revenge*, exactement à la même distance qu'avant.

— Mais c'est donc le diable que cet homme? gronda sourdement lord Faverley.

Un des pointeurs se dressa près de lui.

— Que Sa Seigneurie m'excuse, mais, à cette distance nous sommes sûrs de notre coup.

— Ah! feu donc! Feu! sanglota le malheureux père. Feu! dès que vous pourrez le voir et mille livres pour vous si vous coulez ce navire maudit.

— Bien, mylord!

Et il s'éloigna. Mais sur le pont du navire une rumeur sourde montait, et des lèvres du lord et de George Folstown une exclamation de stupeur jaillit.

A l'avant du navire la brume qui l'enveloppait s'éclairait d'une lueur blanchâtre, d'une lueur de rêve. Cette tache lumineuse peu à peu grandit, se développe et dans une clarté comme surnaturelle la silhouette du *Robur* se découpe, étrange de lignes et de netteté.

Le navire semble déserté; seules, sur le pont, deux formes blanches, deux femmes, se détachent comme deux anges de lumière, se tordant les bras désespérément.

Deux appels furent vaguement perçus.

— Harry!

— George!

Cloués sur le pont, se demandant s'ils ne sont pas le jouet de quelque hallucination fantasmagorique, les deux malheureux se taisent, éperdus.

Le premier, George s'arrache à cette stupeur qui planait sur tout l'équipage.

— Elen, Elen!! clama-t-il. Courage, je viens.

Mais une forme sombre surgit sur le pont du *Robur* derrière les deux femmes, et un éclat de rire railleur traverse la nuit.

— Ah! feu! feu! rugit George Folstown.

Et une double détonation couvrit le bruit des flots et de la tempête qui approchait, mugissante.

On entendit un craquement, puis tout retomba dans la nuit, la lueur dont s'enveloppait le *Robur* avait disparu. — A toute pression, chargez les soupapes! commanda le capitaine.

Et comme un cheval qui a senti l'éperon, le *Revenge* bondit sur les flots crêtés d'argent. Le vent commençait à souffler en tempête les vagues de plus en plus hautes étaient blanches d'écume et des flots semblait s'élever une clameur irritée.

— Le typhon! cria George à l'oreille du lord.

Mais celui-ci semblait ne pas entendre; le cou tendu, l'œil fixe il semblait vouloir percer l'ombre.

Il y eut une accalmie. On n'entendait plus que le bruit des pistons et par moments des sifflements de vapeur pendant qu'un large sillage phosphorescent s'épanouissait en éventail derrière le yacht. Soudain la brume à l'avant du *Revenge* s'éclaira d'une faible lueur rougeâtre.

— Qu'est-ce encore? murmura le capitaine.

La lueur augmentait, on eût dit qu'au loin un feu de forge s'allumait sur la mer; une lumière rousse courait sur les flots et la nuée rougeoyait comme fait parfois le ciel, la nuit, au-dessus des grandes villes. La lumière augmentait toujours, empourprant la mer et la brume, faisant courir des taches de sang sur les flancs du *Robur* et sur les visages des hommes.

Puis, brusque sur le fond écarlate, mais sans flammes, le *Robur* apparut, irradié de pourpre.

Une stupeur horréfiée régnait sur le *Revenge*. Pâles et tremblants les matelots murmuraient :

— Le vaisseau fantôme!

— Le vaisseau du Diable!

Pris de terreur, plusieurs se glissèrent jusqu'aux écoutilles et se cachèrent à fond de cale.

Puis un spectacle terrifiant se montra sur le pont du corsaire, un coup de vent déchira les vapeurs pourprées qui formaient comme un écran et l'on aperçut les deux femmes qu'on avait déjà vues tendant les bras dans un suprême appel de désespoir, pendant que derrière elles, les dominant de toute la taille, semblable à l'archange du mal sur le seuil des Enfers, James le Rouge, les bras croisés sur la poitrine, se tenait debout, un rictus aux lèvres. Et c'était une vision atroce.

A ce moment une détonation sourde ébranla les flancs du *Revenge*; les tubes à vapeur venaient de crever et l'hélice cessa de battre.

Au même instant la tempête croulait, les éclairs jaillirent des nues livides, la foudre tonna et l'ouragan s'abattit sur la mer déchaînée.

Le yacht de lord Faverley, secoué comme un fétu de paille, ne gouvernant plus, se coucha moitié à sur les flots pendant que devant lui le [illegible]e fantôme fuyait comme un bolide sanglant.

Insoucieux de la tempête rugissante et du navire en perdition, lord Faverley et George Folstown se précipitèrent à l'avant.

Le flamboiement pourpré décroissait rapidement, une dernière fois un éclair leur montra les deux femmes à genoux, suppliantes, et James toujours debout, dans une attitude de défi. Puis, sous une rafale, tout disparut. Le ciel, les vagues tout se confondit sous le souffle titanesque de la tempête. Et ce fut un effroyable conflit entre les éléments déchaînés. Quand, au matin, la mer bleue et dorée sourit aux baisers du soleil, nulle trace des effroyables événements de la nuit ne se voyait. Et jamais plus on n'entendit parler du *Robur* ni du *Revenge*.

SAINT-YRIEX.

LE FLAMBOIEMENT POURPRÉ DÉCROISSAIT RAPIDEMENT, UNE DERNIÈRE FOIS UN ÉCLAIR LEUR MONTRA LES DEUX FEMMES A GENOUX, SUPPLIANTES, ET JAMES TOUJOURS DEBOUT, DANS UNE ATTITUDE DE DÉFI.

Levallois-Perret. — Imp. WELLHOFF ET ROCHE, 55, Rue Fromont.

Le Gérant : A. LAURENT.